

Larson

Echo Collective *Aventuriers du son*

Margaux Vranken p.12 Badi p.15 YellowStraps p.16 Matthew Irons p.20 (R)établir l'équilibre de l'horizon sonore p.22 Rap sur braises ardentes p.30 Culte : Henri Pousseur p.38 Vue de Gand p.40



Périodique : 5 x par an
BELGIQUE-BELGIE
P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746
AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/s



RIVER JAZZ NIGHT :
FABIAN FIORINI
TUTU PUOANE
EMILE PARISIEN
VINCENT PEIRANI
MARGAUX VRANKEN
ZIV RAVITZ
CÉLINE BONACINA
 & MORE ...

RIVER JAZZ FESTIVAL

7 > 23.01.2021

14 CONCERTS
 7TH EDITION

3 STAGES IN BRUSSELS
JAZZ STATION
MARNI
SENGHOR



RIVER JAZZ . BE



| mars >
 mons arts de la scène

Festival des musiques sacrées

Première édition !

3 → 12.12 – Arsonic – Mons

www.surmars.be

Koen Augustijnen
 Shamanic Music
 Sound Meditation
 Concerts confidences
 Tetra et Jean-Yves Leloup
 Présentation de la collection « Soundfulness » du label Cypres

Larsen

Conseil de la Musique

Quai au Bois de Construction, 10 1000 Bruxelles
 conseildelamusique.be

Contacteur la rédaction

larsen@conseildelamusique.be

Directrice de la rédaction

Claire Monville

Comité de rédaction

Nicolas Alsteen
 Denise Caels
 François-Xavier Descamps
 Christophe Hars
 Claire Monville

Coordonnateur de la rédaction

François-Xavier Descamps

Rédacteurs

Nicolas Alsteen
 François-Xavier Descamps

Collaborateur.trice.s

Isabelle Bonmariage
 Nicolas Capart
 Serge Coosemans
 Véronique Laurent
 Jean-Philippe Lejeune
 Luc Lorfèvre
 Jean-Marc Panis
 Jean-Pierre Goffin
 Jacques Proust
 Stéphane Renard
 Dominique Simonet
 Didier Stiers

Rélecteur.trice.s

Christine Lafontaine
 Nicolas Lommers

Couverture

Echo Collective
 © Julien Bourgeois

Promotion & Diffusion

François-Xavier Descamps

Abonnement

Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
 larsen@conseildelamusique.be
 Tél. : 02 209 10 90

Conception graphique

Mateo Broillet
 Jean-Marc Klinkert

Impression

die Keure

Prochain numéro

Janvier 2021



LE SOIR

sabam
 for culture

Crédits

Gulnara Khamatova
 Kmeron
 Njaheut Gilles Valer

P.12



Margaux Vranken

P.16



Yellow Straps

P.20



(R)établir l'équilibre de l'horizon sonore

P.22



P.30



Henri Pousseur (avec Pierre Boulez à sa gauche)

P.38



Édito
 Le mois de novembre n'est certes pas le plus réjouissant de l'année. C'est le mois le plus gris, celui où on passe à l'heure d'hiver, celui où la température diminue et où les nuits tombent plus vite.
 Pourtant, on avait de quoi pallier à cette morosité annuelle. On est en effet heureux de vous dire que le projet *Yellow Straps* est un des plus beaux albums réalisés en confinement et qu'il aurait fallu absolument assister à un concert des Yellow Straps. On aurait aussi aimé vous conseiller d'aller découvrir sur scène les premières compositions originales d'Echo Collective. Ou encore, dans un tout autre style, les chants wallons revisités avec une bonne dose de créativité de La Crapaudie. L'occasion de se retrouver entre amis et amies ou de croiser des connaissances autour d'un verre à la sortie d'un concert...

Mais vraisemblablement, ce ne sera pas pour tout de suite...
 Et plutôt que de se laisser emporter par le « blues de l'hiver 2020 », du côté de Larsen, on n'a pas perdu de temps. Certains et certaines parmi vous nous le demandaient depuis pas mal de temps. On a mis cette période à profit pour compléter l'offre du magazine. Si « tout va bien », mi-novembre, larsenmag.be devrait voir le jour ! On s'y retrouve ?

Bonne lecture,
Claire Monville

En Couverture
 p.8 L'ENTRETIEN Echo Collective

Ouverture
 p.4 ARRIÈRE-PLAN Remy Lebbos
 p.5 AFFAIRES À SUIVRE
 p.6 EN VRAC

rencontres
 p.12 Margaux Vranken
 p.13 Fanny Bérioux
 p.14 Cindy Castillo
 p.14 Olvo
 p.15 Badi
 p.16 Yellow Straps
 p.17 Las Lloronas
 p.18 Gutti
 p.19 Paradoxant
 p.19 The Loved Drones

Articles
 p.20 AVANT-PLAN Matthew Irons
 p.22 360° (R)établir l'équilibre de l'horizon sonore
 p.26 DÉCRYPTAGE La décroissance culturelle
 p.28 TENDANCE Les duos, le nouveau ticket gagnant
 p.30 IN SITU Rap sur braises ardentes
 p.32 MÉDIA Tipik

Les sorties
 p.33 **Bonus**
 p.36 4X4 cabane
 p.37 L'ANECDOTE Jérôme Lejeune
 p.37 J'ADORE... Vincent Dessard
 p.38 C'EST CULTE Henri Pousseur
 p.40 VUE DE... Gand
 p.42 L'ADDITION Plogoff, le ciné-concert



© COLINE WALTERS

Remy Lebbos Music Sounds Better with You

ingé-son

En attendant l'arrivée d'un vaccin anti-Covid, Remy Lebbos a parié de se laisser pousser les cheveux. Entre mixage, production et mastering, l'ingé-son promène également sa crinière dans les chansons du groupe Atome.

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Affairé derrière l'imposante console du Rare Sound Studio, Remy Lebbos écoute la progression d'un mixage audio. Dans le même temps, il rembobine sa propre histoire. « Mon père est de Damas, maman de Lattaquié. Ils ont mis le cap sur la Belgique en 1981 pour construire une famille à l'abri des instabilités de leur pays. Parfois, les gens pensent que je suis Grec. Peut-être parce que Lebbos rime avec gyros, s'amuse-t-il. Toujours est-il que je suis d'origine syrienne. Je parle arabe, mais ma culture musicale s'est forgée à l'écart du Moyen-Orient. Biberonné à MTV, le petit Remy s'abreuve aux clips de Nirvana et Metallica. Michael Jackson devient son héros et *Dangerous*, un disque de chevet. Quand il n'est pas devant la télé, le garçon s'essaie au sport. Mais après un service à la cuillère, deux matchs de foot et un combat de judo, il remise raquette, crampons et kimono pour passer à la guitare. D'abord en plastique, puis électrique, cet instrument lui ouvre les portes de l'informatique. « J'allais souvent sur Internet pour dégoter des tablatures. Puis, j'ai appris à configurer des ordi et à les paramétrer. J'ai toujours eu ce côté un peu geek. » Entre deux captures d'écran, l'ado traîne sa gratte dans un local de répétition. Impliqué dans un groupe de black metal, puis dans un autre influencé par Radiohead, il se distingue ensuite avec Talkshop, formation avec laquelle il remporte le concours Verdur Rock. L'épisode tourne court. Remy Lebbos ouvre alors la parenthèse Ed & June, puis la referme pour rejoindre les Vismets. « En 2010, nous avons sorti *Gürü Voodoo*, un album qui nous a permis de remplir l'AB, de passer en radio, de jouer en festivals, mais aussi

d'accompagner Ghinzu à Forest National. » Le succès est au rendez-vous. Pour peu de temps, cependant... « Je suis tombé gravement malade, explique-t-il. Les médecins étaient pessimistes : ils songeaient à une leucémie ou à un cancer. Finalement, le problème se situait au niveau de la rate. J'ai dû être opéré d'urgence. » Ouvert de long en large, recousu et laissé en convalescence pendant plusieurs mois, le musicien remet son futur en question. « Avec la maladie, j'ai pris conscience que tout pouvait s'arrêter du jour au lendemain. Quand j'étais gamin, je rêvais de devenir ingénieur du son. Au lendemain de l'opération, je me suis donc promis de tenter le coup. » Une fois retapé, Remy Lebbos se lance ainsi dans la construction de son propre studio. « Je l'ai fait avec passion, mais sans aucune formation. C'était quitta ou double. Si je me loupais, tout le milieu serait au courant... » Achievé en 2013, le Rare Sound Studio est désormais un lieu de transit prisé. Nicolas Michaux, Great Mountain Fire, Rive, Antoine Chance, David Numwami ou Paradoxant se sont notamment arrêtés ici pour finaliser l'un ou l'autre album. « J'aime travailler sur des disques aux esthétiques diamétralement opposées, confie le technicien. En tant qu'ingé-son, je m'adapte et j'accompagne les artistes. Je ne prends jamais le contrôle de leurs compos. Mon rôle, c'est de magnifier les morceaux sans les dénaturer ou les aseptiser. » En marge de son travail en studio, Remy Lebbos déballe ses connaissances techniques en cours du soir et poursuit ses activités musicales aux commandes du projet Atome. Tout l'art de mixer différentes activités au cours d'une même journée.



artiste

psyché+pop

Satchel Hart

Issu du revival psychédélique, Satchel Hart s'approprie l'innocence d'un endless summer et nous plonge dans un rock cosmic redoutablement efficace ! C'est en ces quelques mots que l'artiste se présente sur ses divers réseaux. Nous, ça nous fait agréablement nous dandiner et songer à Jeremy Walch, à la vague slasher des nineties, aux défunts Austin Lacey ou encore à Tame Impala. Chouettes références, non ?



© ANASTASIA MOSER

DJ

électro-ambient

SKY HI

L'univers de SKY HI se situe à la lisière de l'ambient et de la pop, avec des basses ronflantes, des synthés full reverb et des voix très éthérées. Après des débuts remarquables (dès 2015, notamment sur un label berlinois) et après de nombreuses apparitions aux quatre coins du monde (du Japon aux USA), la jeune artiste proposera un mini-set de fin de résidence le 21 novembre au Botanique. Ça plane pour nous !

radio

rtbf

JAM



JAM est la radio lancée très discrètement par la RTBF il y a quelques mois déjà. Pourquoi on vous en parle aujourd'hui ? La programmation de la chaîne (web et DAB+) est assurément la plus audacieuse parmi les propositions de l'entreprise publique. 100% musique, 0% algorithmes. 100% musique, 0% pub. Amateur.e de new jazz, indie rock, electronica, cette chaîne est peut-être pour toi.

clip

pop+moro

David Numwami Beats!



Et hop, un deuxième titre pour l'inclassable David (Nzeyimana, Numwami, Le Colisée.... on ne sait plus), en attendant une release annoncée pour février 2021. Guest chez des artistes classieux, de Nicolas Godin (Air) à Charlotte Gainsbourg, cela fait quelques années maintenant qu'il traîne ses colorations sur les scènes belges. Il sera sur la scène de l'AB le 12 décembre... si 'tout va bien'.

expo

Schaarbook

Great Black Music



Mississippi blues, afrobeat, maloya, samba, ska, reggae, hip-hop... La Nouvelle-Orléans, Kingston, Bronx, Afrique, Caraïbes... La saga des musiques noires dépasse tous les clichés, tous les territoires, tous les continents. L'expo, prévue initialement jusqu'au 20 décembre aux Halles de Schaarbeek à Bruxelles, retrace cette incroyable épopée culturelle.

En vrac...

Joueurs anniversaire les filles!

Le label bruxellois 62TV Records (fondé en 1995 au 62 rue Théodore Verhaegen, d'où son nom) est spécialisé dans tout ce qui touche principalement à l'indie rock. La structure fête ses 25 années d'existence. La plus célèbre de leur « signature » est probablement le groupe Girls in Hawaii, qui travaille avec 62TV Records depuis 2002 et y a sorti tous ses disques.

Facebook interdit le live

Facebook a décidé d'interdire à partir du 1^{er} octobre toute captation vidéo « dédiée à la création d'une expérience musicale », diffusions live incluse donc. Les artistes y ont eu recours sans compter durant la période de confinement. En cas de non respect de cette interdiction, Facebook se réserve le droit de supprimer la page ou le profil concerné. Facebook déclare que ses produits ont été conçus pour partager du contenu entre famille et amis, pas pour échanger entre artistes et fans. Pas cool... alors que la diffusion en ligne permettait aux musiciens et DJs de conserver un peu d'activité et de lien avec leur public. Twitch et YouTube ont également de leur côté amené des restrictions similaires et en adéquation avec leur fonctionnement propre.

Les jeunes et le classique

Une étude britannique révèle que, grâce certainement aux services de streaming, les jeunes de moins de 35 ans écoutent de plus en plus de musique classique. Un véritable bond aurait même été enregistré pendant la récente période de confinement. Les 18-25 ans représentent quant à eux un tiers des auditeurs de musique classique en ligne. Cette étude, intitulée *The Classical Revival*, révèle encore que Bach et Mozart sont les compositeurs les plus appréciés des plus jeunes et que parmi les interprètes les plus suivis on retrouve tant des valeurs sûres des catalogues (Maria Callas, Montserrat Caballé, Luciano Pavarotti, Martha Argerich, Andrea Bocelli) mais aussi la jeune génération de musicien.ne.s comme Khatia Buniatishvili et Lang Lang ou le violoncelliste Sheku Kanneh-Mason. Plus surprenant, l'artiste 'classique' le plus écouté sur Deezer est le compositeur et pianiste italien Ludovico Einaudi et ce, aussi bien en Grande-Bretagne que dans le monde. L'étude *The Classical Revival* est à lire sur bpi.co.uk.



Décès de Patrick Davin

Tout récemment, le chef d'orchestre originaire de Huy et âgé de 58 ans avait pris ses fonctions au Conservatoire royal de Liège. Il est décédé inopinément alors qu'il répétait à la Monnaie la création de l'opéra *Is this the end?* de Jean-Luc Fafchamps, qu'il dirigeait musicalement. Patrick Davin a derrière lui une carrière riche et diversifiée. Formé auprès de Pierre Boulez et Peter Eötvös, il a ainsi pu assurer la création mondiale d'œuvres de Philippe Boesmans, Conlon Nancarrow, Henri et Denis Pousseur, Bruno Mantovani, Jean-Luc Hervé ou encore Kris Defoort. Premier chef invité de l'Opéra de Marseille et de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège, il a été à la tête de Musiques Nouvelles dans les années 90 et il aussi a été directeur musical et artistique de l'Orchestre Symphonique de Mulhouse de 2013 à 2018. En tant que chef d'orchestre, il a eu l'honneur d'offrir au sein de formations prestigieuses que ce soit en Allemagne, en France, en Suisse ou encore aux Pays-Bas. Dans son pays, il a fait profiter des ses talents l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège, le Brussels Philharmonic et l'Antwerp Symphony Orchestra. Nous présentons nos plus sincères condoléances à sa famille et à ses proches.

Ridzikradio

La radio des plus potits

Et si vous faisiez du bien aux petites oreilles de vos enfants? Élaborée pendant le confinement, mise en ligne en juillet, il est temps pour vous de découvrir les nombreux podcasts et playlists que la chaîne, créée par les organisateurs du festival Kidzik propose aux plus jeunes. Une manière intelligente de s'éveiller à la musique. www.kidzikradio.be



ProPulse

Nouvelles formules

Une nouvelle formule de ProPulse verra le jour en 2021. Cette édition nouvelle cuvée qui cible les lieux pluridisciplinaires de la Fédération Wallonie-Bruxelles se déroulera du 18 au 21 janvier 2021 au W:Hall - Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre. La journée 'ProPulse Classique', consacrée aux musiques classiques et contemporaines, aura quant à elle lieu le vendredi 29 janvier 2021, à Flagey. Plus d'infos à venir.

Chanson et Musique jeune public

Les lauréats

Début octobre, douze spectacles de chanson et musique destinés au jeune public ont été présentés aux professionnels du secteur. Durant quatre jours, de nombreux programmeurs.trice.s ont pu assister à douze spectacles. La clôture de l'événement a donné lieu à une remise de prix. Les lauréats 2020 sont : Prix de la Ministre de la Culture pour Anne Brugni et McCloud Zicmuse avec le spectacle *Bonjour*, Prix de la Ministre de l'Enfance pour la Compagnie Bulle à sons et le spectacle *Petit concert à l'Aube*, Prix de la Ministre de l'Enseignement pour Geneviève Laloy avec le spectacle *Omnibus*. Une mention spéciale du jury a été attribuée à Balkan Express pour le spectacle *Balkan Express*.

STRI-IT

Incubateur d'artistes 3^e édition

Comme les années précédentes, 10 artistes/groupes participeront au dispositif en 2020-2021. Ils bénéficieront d'un accompagnement sur-mesure par les équipes du Studio des Variétés. Pour cette 3^e édition, le dispositif a battu le record de l'année précédente : plus de 1.200 candidatures ont été déposées. Le Conseil de la Musique est le partenaire officiel de STRI-IT pour la Belgique et deux Belges ont ainsi pu être sélectionnés cette année. Il s'agit de la jeune rappeuse Boa Joo et d'Onha.

La guitare est de retour

Mais avait-elle seulement disparu? Les grandes marques, Gibson, Fender, etc. ont signé une année historique, en raison du confinement généralisé. Andy Rooney, l'un des responsables de la marque créatrice des stratocasters et autres telecasters : « Nous avons battu énormément de records. Ce sera la plus grande année en termes de volume de ventes de l'histoire de Fender. » Les nouveaux acquéreurs sont plutôt de jeunes adultes et des adolescent.e.s avec un nombre important de femmes. Le retour du rock à l'avant-plan est pour bientôt?

Coût actuel de la crise: 1,2 milliard

Le réseau européen des associations de musique live (Live DMA), selon une récente étude portant sur près de 2.600 salles issues de 16 pays européens, a chiffré le coût de la crise Covid du secteur musical à près de 1,2 milliard d'euros. Et ce n'est qu'un début donc...

34%

Selon un sondage de l'Union des musiciens britanniques qui a été mené auprès de 2.000 membres du syndicat, 34% des musicien.ne.s professionnel.le.s songent à abandonner leur carrière en raison des difficultés financières auxquelles elles doivent faire face suite à la pandémie de coronavirus... dont on ne voit même pas encore la fin! Un chiffre qui fait froid dans le dos et

qui rappelle qu'aucune étude chiffrée n'a été réalisée en Fédération Wallonie-Bruxelles.

40 MC's contre la violence d'État

Un projet mené par l'artiste urbain Ypsos a vu se réunir 40 MC's pour enregistrer un (long) morceau dénonçant les violences d'État, une thématique qui fait écho aux événements tant récents que récurrents (abus policiers, fuite fiscale, inégalités sociales...). Le clip est visible sur toutes les plateformes vidéo et vous pourrez y voir derrière le micro des MC's belges, wallons, flamands et bruxellois, jetant un pont entre les différentes générations d'artistes (Nephtys, Zwangere Guy, Smimooz, Tonino, Youssef Swatt's, Masta Pi, etc.).

Matonge rôles!

Début janvier 2020, Muziekpublieque lançait un appel à candidature pour son projet *Matonge Sounds*, un parcours d'accompagnement pour les artistes du quartier Matonge. Un jury extérieur a sélectionné les quatre projets finaux qui ont été soutenus sur l'année 2020. Au programme de ce dispositif : photos pros, accompagnement en communication, concerts et surtout vidéos et enregistrements. Cet été, les quatre artistes (Kaito Winse, Fabrice Mukuna band, ZKE! Zouratié Koné Ensemble, Ange Nawasadio) ont enregistré et tourné une vidéo live d'un de leurs morceaux. À découvrir sur muziekpublieque.be



Ivan Tirtiaux

Coups de cœur 2020

Ivan Tirtiaux est Coup de cœur Chanson de l'Académie Charles Cros pour cette année 2020. Il a reçu son prix lors du festival L'Estival à Saint-Germain-en-Laye (France) aux côtés de Cyril Mokaïesh ou de Gauvin Sers. Il est récompensé pour son très bel album, *L'Oasis*.

Métamorphoses

Le palmarès

Musiques & Recherches a annoncé les résultats de la finale du 11^e concours biennal de composition acousmatique Métamorphoses ouvert aux compositeurs. trice.s.professionnel.le.s

Premier prix ex aequo:

Aurélien Chouzonoux pour sa pièce *A journey through the prism of an Indian love story*
Alex Bach pour sa pièce *A Revolta dos Xapiris*

Second prix :

François Buffot pour sa pièce *HOLOS*

Prix du public :

Loup Mormont pour sa pièce *Ultramarine*

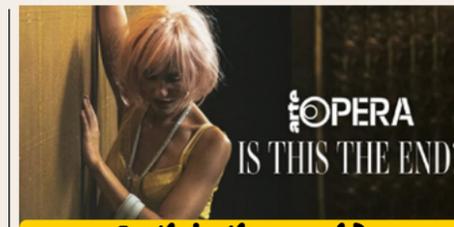
Fondation Roi Baudouin

L'instrument du musicien

Près de 20% des étudiant.e.s des Conservatoires belges ne disposent pas d'un instrument qui leur permet de travailler au mieux leur talent. Et lorsque l'on sait qu'un violon professionnel coûte 20.000 euros et un violoncelle 25.000, on comprend aisément pourquoi il n'est pas aisé d'en acquérir un. Un fonds géré par la Fondation Roi Baudouin vient en aide aux jeunes musicien.ne.s, en les accompagnant de diverses manières dans le but de trouver l'outil qui leur conviendra, que ce soit en les aidant à épargner, via des dons financiers (ils ont besoin de vous!) ou encore via une aide à l'obtention de prêt. La structure peut même prêter un instrument dans l'attente d'une acquisition. Pour soutenir les jeunes artistes : linstrumentdumusicien.be

Sinatra à la Sabam!

L'auteur-compositeur, interprète, producteur et arrangeur musical Anthony Sinatra (Collectif JauneOrange, Piano Club, Hollywood Porn Stars) vient d'être coopté en tant qu'administrateur de la Sabam. Il succède à Benjamin Schoos, ex-administrateur délégué, qui souhaite aujourd'hui se consacrer davantage à ses projets personnels.



Is this the end?

Un opéra pop requiem

L'opéra 'pop requiem' *Is this the end?* a été créé en ce début de saison à La Monnaie et ce, malgré le décès de son directeur musical Patrick Davin. Une expérience unique en son genre où le public assiste par écran interposé à ce projet décrit comme « la croisée de l'opéra et du cinéma ». Cet opéra de Jean-Luc Fafchamps était encore visible à l'heure d'écrire ces lignes sur le site web de la chaîne Arte. Le livret est d'Éric Brucher et la mise en scène avait été confiée à Ingrid von Wantoch Rekowski.

Ben Bertrand

Music for a walk

« J'ai composé cette pièce Music for a walk en pensant aux promenades que j'aime faire dans mon quartier. Le point de départ de ma composition était le chant des grenouilles que l'on peut entendre au printemps dans le 'marais' derrière le Wiels à Forest. Cela m'a fait penser aux sons que l'on peut entendre au parc Duden. Ensuite, j'ai composé une musique qui pouvait relier ces deux atmosphères », raconte Ben Bertrand à qui le Beursschouwburg a commandé cette pièce originale. Il ne vous reste plus qu'à enfiler vos chaussures de marche et de vous rendre près du Wiels où débutera cette balade sonore. Vous pouvez en suivre l'itinéraire depuis une page web logée ici : www.beursschouwburg.be.

Un futur pour la Culture

41,4 millions d'euros

41,4 millions d'euros nouveaux pour le secteur culturel, 2,5 millions en aide à la diffusion internationale. Voici les chiffres avancés début octobre. « Notre focus était de recréer un cercle vertueux pour soutenir le secteur culturel dans le temps », expliquait la ministre de la Culture Bénédicte Linard (Ecolo) dans le journal Le Soir.

Appel à projets

Un double appel à projets a été lancé suite à la réflexion « Un futur pour la Culture » : pour l'octroi de bourses de recherche et d'exploration artistique ou pour des résidences d'artistes. Les appels à projets ont été nombreux et la demande chiffrée atteint les douze millions (9 millions pour les bourses, 3 millions pour résidences). Affaire à suivre.



© CAROLINE LESSIRE

album # post-classique # découverte

Echo Collective

Aventuriers du son

TEXTE : DIDIER STIERS

Jusqu'ici, ils s'étaient plutôt mis au service d'autres artistes. Sur scène à leurs côtés ou, comme ce fut le cas notamment pour *Amnesiac* de Radiohead, en réinterprétant certaines de leurs œuvres. Cette fois, les Bruxellois d'Echo Collective franchissent enfin le pas, celui d'un premier album fait de compositions originales. Lesquelles auraient été autres s'ils n'avaient jamais rencontré le duo A Winged Victory For The Sullen, Andrew McPherson, l'inventeur du 'Magnetic Resonator Piano' (MRP pour les intimes) et Kurt Overbergh, le programmateur de l'Ancienne Belgique.

A l'origine, Echo Collective, c'est Margaret Hermant (violin, harpe) et Neil Leiter (alto), celui-ci invitant la première à le rejoindre pour travailler avec A Winged Victory For The Sullen, le duo formé par Adam Wiltzie et Dustin O'Halloran. Cette collaboration initiale a, depuis lors, généré de nombreuses rencontres et projets : avec Star Of The Lid, l'autre groupe de Wiltzie, avec O'Halloran en solo... « *En œuvrant avec eux, nous sommes un peu entrés dans une famille musicale qui compte aussi Jóhann Jóhannsson. Nous avons fait la connaissance de Francesco Donadello (qui a travaillé avec Modeselektor & Tom Yorke, Efterklang, Moderat – ndr) qui a mixé notre album. Ce sont ces premières rencontres qui nous ont permis de croiser Tom Lezaire : il est notre ingé-son depuis longtemps et un membre important du groupe.* »

Lundi 5 octobre, Ancienne Belgique. Echo Collective est en résidence, histoire de préparer le concert de présentation de ce nouvel album. Le 'vrai' premier du groupe, en fait. Rien que des compos originales. Sous un visuel signé Florian Guibert, *The See Within* est dans les bacs depuis le 30 octobre. Dans le fond de la salle trône ce fameux MRP, fruit des travaux de recherches d'Andrew McPherson, actuellement directeur de l'Instrument Music Lab du Queen Mary College à Londres. Un magnifique piano à queue, tout ce qu'il y a de plus acoustique mais 'augmenté' électroniquement. En clair : des électroaimants placés au-dessus des cordes permettent d'obtenir de nouveaux sons, eux aussi acoustiques, en faisant vibrer ces mêmes cordes indépendamment du contact avec les marteaux. Vous avez dit fascinant ?

Comment Neil a-t-il présenté les choses, lors de la formation du groupe ?

Margaret Hermant : Pour le dire de façon un peu imagée, Neil m'appelle, il y a sept, huit ans déjà, et me dit qu'il aimerait bien que je l'accompagne pour former un trio. Lui et moi donc, et Charlotte Danhier qui est violoncelliste. Il nous explique : « *C'est de la musique assez 'ambiance', atmosphérique, je pense que ce n'est pas très difficile du point de vue technique, mais il faut vraiment s'adapter au niveau du son. Les gars de A Winged Victory sont super chouettes, il faut juste boire un whisky avant de jouer!* » (rires) Voilà pour l'anecdote, mais c'était un peu ça : nous allons jouer ensemble, dans un projet que nous ne connaissons pas encore, que nous allons découvrir et qui semble chouette...

Concrètement, qu'est-ce qui a poussé des artistes comme vous à ne plus se contenter de ces collaborations, à vouloir monter votre propre groupe ?

MH : L'impulsion est vraiment venue de Neil. Au fur et à mesure des rencontres, nous avons imaginé de fonder un collectif avec lequel jouer, toujours dans cette même démarche artistique, cette musique qui nous semblait nouvelle. En tout cas, c'était une expérience qui, selon nous, méritait d'être approfondie, pour entrer dans cet univers-là et travailler de façon un peu plus intensive. Le fond, c'était cet élan-là : après tout ce que nous avons pu apprendre, après ce chemin parcouru ensemble, voir qui nous sommes au fond de nous... et se lancer, créer notre propre matériel. Ensuite, Neil et moi avons commencé à écrire de la musique en compagnie de Gary De Cart, le pianiste avec lequel nous avions déjà collaboré précédemment.

Et aujourd'hui, vous êtes toujours accros au whisky ?

Neil Leiter : Oui... Nous venons du classique et quelque part, c'est un monde vraiment codifié, très strict. Dans ma vie de musicien professionnel, je n'aurais jamais imaginé boire un whisky avant d'aller sur scène. C'est juste impossible ! Aujourd'hui, nous sentons que nous pouvons laisser aller, éprouver des émotions. On ne nous demande pas de jouer du Paganini, c'est plus une question de son, de textures.

MH : C'est une autre perspective. La musique que nous avons découverte via ce courant post-classique est plus sensitive,

effectivement, mais plus exigeante au niveau du son. Comment il se mélange, les textures, les ambiances... La question est aussi de savoir comment amener le public à rester à l'écoute avec des choses assez simples et minimalistes. Ce n'est pas une musique basée sur le rythme par exemple, ou alors elle l'est sur le rythme du corps, intérieur. Ce sont d'autres de ses paramètres qui sont actionnés. Et qui effectivement ne sont pas toujours actionnés dans l'univers que nous avons pu partager auparavant : la musique de chambre, la musique d'orchestre. Qui sont toutes magnifiques, mais là, nous avons tout simplement encore ouvert une autre porte.

À l'école du classique

Pourquoi un album personnel seulement maintenant ?

MH : Justement, parce que quand nous avons commencé à jouer ensemble, c'était pour des collaborations. Nous avons aussi produit, arrangé, et c'est un petit peu toutes ces étapes, nos étapes à nous, qui nous ont donné l'envie d'essayer de composer. Là, c'était un peu l'étape ultime : nous avons confiance en qui nous sommes, nous nous connaissons suffisamment, nous avons envie des mêmes choses, nous savons que nous fonctionnons bien ensemble, lançons-nous là-dedans !

NL : Nous venons du classique où, souvent, les gens ne se donnent pas la permission d'être compositeurs s'ils n'ont pas un diplôme de composition, et d'être arrangeurs s'ils n'ont pas étudié l'arrangement. Quelque part, ça nous a aussi un peu 'formés'. Il y a deux ans, nous avons eu l'occasion de produire et d'arranger tout un album pour Erasure. Et avant ça, nous avons travaillé sur le Radiohead. C'était chaque fois une première pour nous. Finalement, nous nous sommes dit que si nous décidions de le faire, il n'était pas nécessaire d'être formés pour y arriver ! Mais il nous a fallu un peu de temps pour réaliser que nous pouvions nous donner cette permission. Après, je crois que le parcours était parfait parce que nous étions prêts au bon moment : si nous nous étions essayés à la composition il y a cinq ans, je suis certain que nous n'aurions pas été très fiers du résultat.

Neil Leiter

« C'est intéressant de voir comment un projet amène à considérer un son d'une autre façon et de chercher comment l'approcher. »

Echo Collective a vu le jour pour accompagner A Winged Victory For The Sullen, mais diriez-vous qu'ils ont aussi orienté ce que vous avez commencé à jouer en propre ?

MH : Pour moi, c'est vraiment eux mais de façon inconsciente. Eux et d'autres, qui font aussi de la musique de film, on les entend tout le temps. C'est une musique qui accompagne, qui crée des ambiances. Personnellement, je ne connaissais ni les noms, ni ce courant-là. Mais j'ai toujours beaucoup aimé la musique minimaliste. Et la musique baroque qui, pour moi, se rapprocherait de ce courant parce qu'elle est fort basée sur l'harmonie, le son et les textures. Mais sans A Winged Victory For The Sullen, je n'aurais jamais été attirée par le post-classique.

NL : En les rencontrant et en jouant avec eux, j'ai eu le sentiment de découvrir la musique dont j'ignorais l'existence mais que j'avais



© CAROLE LESSIRE



© JULIEN BOURGEOIS

cherchée toute ma vie. J'ai toujours préféré les mouvements lents des symphonies. Dans la 7^e de Beethoven par exemple, il est juste incroyable. Venant du classique, nous connaissons Arvo Pärt – qui m'a fort touché aussi –, John Cage ou John Adams qui y sont approuvés, mais je ne connaissais pas du tout ce courant post-classique. Alors y être introduit et porté par cette vague, c'était très intéressant.

À la différence de certains, vous vous en tenez strictement à l'acoustique ? Vous le mentionnez même sur le disque !

NL : Beaucoup d'artistes comme A Winged Victory, ou Jóhann Jóhannsson avec qui nous avons aussi travaillé, créent un dialogue entre électronique et acoustique. En tant qu'Echo Collective, nous voulons essayer de rester dans l'acoustique et de limiter aussi la post-production. Avec le MRP, on frôle les textures électroniques. Avec les cordes, nous avons appris à amplifier et jouer d'une manière telle que cette question 'électronique vs. acoustique' devient très ambiguë. Mais de notre point de vue, c'est vraiment acoustique et c'est important dans notre démarche. Nous voulons créer quelque chose de naturel. Avec cet album, nous avons voulu chercher dans l'acoustique des sons très saturés, plus saturés qu'on pourrait l'imaginer pour de l'acoustique mais qui restent naturels.

Un morceau comme *Glitch* semble dénoter un travail un peu plus 'expérimental' sur les textures.

MH : Pour moi, *Glitch* reflète vraiment la découverte du MRP. Nous ne l'avons pas encore touché, nous ne savions pas exactement ce qui pouvait sonner, nous en avons juste une vague idée pour avoir discuté avec Andrew, le fabricant de ces... aimants. En studio, nous avons pris un peu de temps pour l'explorer et c'est en l'explorant que, bêtement, un peu venu de nulle part, nous avons trouvé ce son. Il nous paraissait intéressant, fragile, et donc nous avons voulu écrire un morceau avec celui-ci. L'idée est vraiment venue de la technique, pas de nous, et donc oui, dans ce sens-là, c'est expérimental.

NL : Ce son, c'est vraiment le son acoustique du piano, aussi incroyable que ça puisse paraître, uniquement produit par la relation entre les aimants et les cordes. Nous espérions juste trouver quelque chose qui donnerait une texture, et oui, cette texture a inspiré la construction du morceau.

La tonalité de l'album, ce côté un peu planant, méditatif, mélancolique parfois, viendrait-il aussi de l'état d'esprit dans lequel vous étiez quand vous avez écrit et composé ?

MH : Je pense que ça aussi émerge un peu de là où nous nous sommes rencontrés. C'est toujours une musique plutôt méditative, qui apaise. Comme nous nous sommes retrouvés dans ce milieu-là, ensemble, nous avons eu envie de faire cette musique-là. Et c'était le but : l'idée n'était pas d'arriver à quelque chose de super rythmique ou saccadé !

NL : Nous avons été super touchés par cette musique !

MH : Voilà ! Quelque part, c'est simplement la suite logique de ce que nous avons vécu ensemble. Ce n'est pas un état émotionnel de ce moment-là, non. Ça ne représente pas forcément une période de vie mais plutôt ce que nous avons toujours fait ensemble depuis six ou sept ans. Et ce dans quoi le pianiste Gary De Cart s'inscrit complètement parce que c'est ce qu'il aime faire lui aussi.

Jusqu'au black metal

Les étiquettes sont parfois des fourre-tout ou des marottes de journalistes, mais vous semblez tenir à celle de 'post-classique'. Pour vous, elle a du sens, elle vous situe sur la scène musicale ?

NL : C'est peut-être un peu tôt pour coller une étiquette...

MH : Je pense effectivement que c'est plus facile de le faire après. Mais 'post-classique', oui... Beaucoup d'artistes qui font partie de ce milieu-là sont des musiciens intuitifs qui n'écrivent pas

la musique, qui l'écrivent plus tard ou qui ont leur propre code pour ça. Pour moi, c'est plutôt qu'ils utilisent des instruments acoustiques. Un piano, surtout : le piano a été beaucoup utilisé dans ce genre de musique. Des cordes, aussi. Et on sort un peu du schéma rock traditionnel batterie/basse/guitare/chant. En général, ce n'est pas de la musique vocale dans le sens 'leader chanteur', mais une démarche plutôt sensitive et intuitive. Donc effectivement, 'post-classical'... pfff, oui !

Mais comme vous le mentionnez, ça ne vous a pas empêchés de vous aventurer dans d'autres styles, au travers de toute une série de collaborations. Qu'avez-vous trouvé chez Erasure, par exemple ?

NL : Pour moi, le travail avec Erasure a quelque peu amené celui avec le MRP. Pour eux, nous avons décidé de travailler sans percussions, mis à part le vibraphone. Mais nous voulions l'utiliser de manière à rendre le côté shiny de la pop. À cette occasion, nous nous sommes demandé comment les instruments tels que le vibraphone ou le piano pouvaient être traités pour éliminer l'attaque. Parce qu'ils ont une nature un peu restrictive : on attaque la note, puis on a d'office un decrescendo. Y a-t-il moyen de conserver ces sonorités tellement intéressantes mais en détournant la nature de l'instrument ? C'est en creusant dans cette direction que nous sommes tombés sur le MRP et les recherches d'Andrew. C'est intéressant de voir comment un projet amène à considérer un son d'une autre façon, et de chercher comment l'approcher. C'est important, cet apprentissage permanent, il nourrit, il aide à grandir.

Vous avez aussi joué *Daobi Baldrs* écrit par Varg Vikernes du projet norvégien Burzum : où le black metal vous a-t-il emmenés, alors ?

NL : Puisque c'était un projet de Kurt Overbergh, le programmeur de l'Ancienne Belgique, et qu'il a très bien fonctionné, ça nous a tout d'abord permis de renforcer notre relation avec l'AB. D'autre part, ce *Daobi Baldrs* comporte plusieurs mouvements relevant vraiment de la musique post-classique, qui sont vraiment intéressants, hyper beaux et, oui, qui nous ont fort touchés. Je crois que c'est cette démarche de construction dans le minimalisme qui nous a motivés.

Echo Collective a également travaillé sur des musiques de films et de séries. Si *The See Within* était la bande originale d'un film, de quel genre serait-il ?

MH : Oh, je n'ai pas du tout pensé à ça ! En général, nous composons la musique du film en relation avec la rencontre du réalisateur et du coup, d'autres choses surviennent. Ici effectivement, nous n'avons pas composé sur des images. Je veux dire que les images viennent après. Avant, c'est plutôt un truc physique, de sensations. D'ailleurs, nous avons réfléchi au visuel de l'album bien après que les morceaux soient terminés. Nous trois en tout cas, nous fonctionnons plutôt dans ce sens-là. Je serais donc hyper contente qu'un réalisateur se dise qu'il avait besoin d'être inspiré par cette musique pour animer son visuel. Ce serait vraiment magnifique. Mais si on me demande dans quel film, je pourrais en citer plein que j'aime... Je dirais des films comme ceux de Denis Villeneuve par exemple.

NL : Avec l'un ou l'autre morceau, j'ai des visions de lieux... Quel genre de film ? En tout cas, ce ne sera pas nécessairement une comédie (rires). Peut-être plutôt un film un peu plus fantastique, ou de guerre, ou alors avec de longs plans. Comme c'est de la musique construite sur un long fil, visuellement, ça marchera mieux sur un plan de longue durée. Avec *Respire* par exemple, j'ai des images de fin de bataille, quand il n'y a pas de mouvement, et quelque part une vraie tristesse intérieure mais il n'y a personne qui reste pour ressentir cette tristesse... Enfin, ça c'est juste ma vision ! J'espère que les réalisateurs vont beaucoup « visionner », avec notre musique (rires).



jazz

piano

©GULNARA KHAMATOVA

Margaux Vranken

TEXTE : JACQUES PROUVOST

La pianiste Margaux Vranken a profité de son année aux States pour réaliser l'un de ses rêves : enregistrer avec des cordes. *Purpose* est le résultat d'un premier album ambitieux et réussi. Rencontre avec une artiste déterminée sur la genèse de ce beau projet.

« Dans la famille, on aime la musique mais personne n'en a fait un métier, nous confie Margaux Vranken. Mon grand-père était patron d'un resto en Afrique, puis en Belgique, et jouait du piano en amateur pour mettre de l'ambiance, ma mère est très mélomane, mon oncle a fait de la programmation pour le Bota, mon père est réalisateur-monteur et il y a toujours eu des instruments à la maison. »

On le voit, chez les Vranken, l'art est fondamental et quand on décide d'en faire quelque chose on s'engage totalement. C'est sans doute grâce à cet esprit de famille que Margaux s'est forgée le caractère qu'on lui connaît. Alors, quand elle commence à pianoter, vers l'âge de huit ans, on prend les choses au sérieux. « C'était directement le solfège et l'académie de musique. Il fallait s'accrocher mais mes parents m'ont soutenu et étaient là, à mes côtés, pour travailler. » Margaux se pique au jeu et découvre d'autres univers. « J'ai fait partie du jeune chœur de la Monnaie de 12 à 17 ans. J'étais fascinée par cette ambiance. Cela m'ouvrait encore plus l'esprit. On chantait avec Aka Moon, Oumou Sangaré et les African Voices, on chantait de l'opéra (avec Benoît Mernier), il y avait aussi de la musique contemporaine puis de la chanson française pour les 125 ans de la Belgique. » La voix prend beaucoup de place chez Margaux et elle se voyait presque chanteuse mais sa mère l'en dissuade. « Elle craignait de me mettre en avant comme une actrice. Elle m'a poussée à devenir instrumentiste. Depuis, j'adore accompagner, sans être trop dans la lumière. C'est ce que j'ai continué à faire même lorsque j'étais aux States. »

Le parcours de Margaux l'a, en effet, menée jusqu'au célèbre Berklee College of Music. « Je suis hyper diplômée, dit-elle en riant : 4 ans de Bac à Bruxelles avec Diederik Wissels qui a pris le temps d'installer les bases et me faire ressentir la musique, 2 ans de master, un an d'agrégation et puis Berklee. » Tout n'a pas toujours été simple et il a fallu s'accrocher, une fois de plus. Le leitmotiv de la pianiste pourrait bien être celui, tout aussi humble et déterminé, de Jacques Brel qui disait que le talent n'existait pas, qu'il était surtout le fait d'avoir envie de faire quelque chose. Ce talent-là, elle l'a aussi, assurément. Et lorsque l'on force le destin, il finit toujours par donner un petit coup de pouce. « En novembre 2016, lors du Toots Thielemans Jazz Award, j'accompagnais le contrebassiste Fil Caporali qui venait de recevoir le premier prix. C'est là que Diederik me présente un responsable d'un tout nouveau programme créé en 2015 : le master au Berklee Global Jazz Institute. »

Margaux Vranken

« L'écriture doit être un instantané. C'est instinctif. »

Margaux élabore un dossier solide, accompagné d'une lettre de motivation sérieuse, décroche une bourse et la voilà partie de l'autre côté de l'océan pour jouer avec Joe Lovano, Danilo Pérez, Terri Lyne Carrington et autres stars du jazz. « On est allé dans des clubs mais aussi dans des prisons, des homes. On tournait en combo avec une grosse vingtaine d'élèves, ce qui a permis de créer des liens forts. Le principe, là-bas, c'est de jouer, jouer, jouer, tout le temps et partout et de développer son propre projet. »

Celui de Margaux est assez ambitieux et lui trotte dans la tête depuis longtemps. « Je voulais travailler avec un ensemble à cordes. J'avais déjà beaucoup d'idées en tête, mais je ne savais pas où, ni avec qui, ni comment cela aller se concrétiser. Tout s'est dénoué là-bas. J'ai choisi les musiciens qui étaient presque tous de ma

promo et il me fallait aussi un quatuor à cordes qui lise vite et soit très soudé. J'ai découvert le Ansonia String Quartet qui s'était formé à la Julliard School à New York. »

Avec entrain et dix compositions en poche, la pianiste convainc tout ce beau monde de la suivre ! Mais tout n'est pas joué pour autant. Entre Boston et New York, il fallait encore trouver un lieu pour répéter ensemble. C'est à Brooklyn, au Wilson Live (espace de répétitions créé par le contrebassiste Omer Avital), que tout s'est centralisé. Car l'objectif de Margaux est bien d'enregistrer et sortir le disque aux States. Pour cela, elle demande à nouveau à son mentor, Diederik Wissels, de l'aider à organiser et superviser l'album. Elle met un point d'honneur à payer totalement les musiciens, le voyage de Diederik à New York et, bien sûr, le studio – pas bon marché – qui n'est autre que le Bunker de John Davis, ingé-son de Brad Mehldau, entre autres. « J'étais hyper préparée. Tout était écrit et calibré et je savais exactement ce que je voulais. Tout était minuté. J'avais un fichier Excel avec le timing de chacun. On avait deux jours pour mettre en boîte dix morceaux, dont cinq avec quatuor, et une demi-journée pour un re-recording avec les chanteuses. Cela ne laisse pas beaucoup de temps pour les hésitations. »

Margaux Vranken

« J'adore accompagner, sans être trop dans la lumière. »

La magie opère et le résultat est sublime et très personnel. Margaux n'utilise pas les cordes en simple soutien mais les intègre, tout comme les voix, dans sa musique. « J'ai baigné dans la musique pop. Les voix et les cordes viennent de là. Les Beatles, Led Zep, Quincy Jones et Michael Jackson et puis Paul Simon, ce sont des cordes à fond ! Je voulais ça, cette chaleur et l'envie de jouer tous ensemble. » L'esprit de communauté est donc toujours bien présent même si la composition est un exercice plus solitaire. « L'écriture doit être un instantané. C'est instinctif. Je ne veux pas juger. Ensuite je travaille l'instrumentation et les arrangements. Pour les paroles, j'ai confié cela à Aneta Nayan et Farayi Malek qui ont totalement intégré mon univers. »

Tout s'est donc déroulé parfaitement jusqu'à l'arrivée de cette sacrée Covid ! Empêchée de retourner aux States, Margaux revoit ses plans, propose les bandes à Igloo qui, enthousiaste, décide de soutenir l'artiste. L'album sortira mi-novembre et on aura l'occasion d'entendre en live (croisons les doigts) cet excellent répertoire lors de concerts prévus début janvier, dont un au River Jazz à Bruxelles.

« Quand je décide quelque chose, je mets une deadline et puis je n'ai plus le choix, je dois y arriver. Et je sais que je trouverai des solutions ! » assène-t-elle avec conviction. Nous, tout ce qu'on espère, c'est que ses vœux se réalisent.

Margaux Vranken Purpose

Igloo Records



album

jazz

©JUSTINE LATOUR

Fanny Bériaux

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

New York Sessions, ça fait bien. Dans le cas du nouvel album de la chanteuse d'origine bruxelloise, ça fait aussi du bien. Une belle brochette de musiciens du cru, pour un album éclectique et sensuel.

Musicienne et chanteuse de formation classique, via les conservatoires de Liège et de Bruxelles, Fanny Bériaux se rendait comme ça à New York, sans idées préconçues. Et puis, quand on a la musique au cœur, les confluences vous viennent toutes seules, comme l'envie. « C'est un album de rencontres artistiques et humaines, dit-elle. J'ai eu la chance de croiser des dieux de la musique, mais, dans l'album j'ai aussi procédé par collages : mon coloc, l'ambiance sonore de la ville, etc. »

L'album a été fait à l'image de la ville, une Grosse Pomme qui se dévore à belles dents, avec des chansons composées ou arrangées en fonction de l'artiste invité : Jamie Saft, pianiste, Oren Bloedow, bassiste (Elysian Fields), Kenny Barron, pianiste de jazz, Ben Perowsky, batteur (Elysian Fields), John Medeski, organiste (Medeski, Martin & Wood). Tous très New-yorkais, ils ont de nombreux liens entre eux, ce qui déteint avec bonheur sur l'album.

Alignement hors du temps

Fanny Bériaux s'impose avec une belle et sensuelle présence vocale. Cela se sent, pour elle, « le chant, c'est un plaisir très

physique, presque charnel ». Mais pas seulement : « Physique, psychologique, tout ça est bien équilibré. Ça me fait penser à un espace hors du temps où les choses sont alignées. »

Alors oui, l'esprit du jazz est bien là, mais pas seulement, puisqu'il y a, dans ces New York Sessions, de l'ambiance pop, chanson, fanfare klezmer, etc. « Je ne me sens pas tellement attachée à un style en particulier, mais au chant. Bon, pour vendre de la musique, il faut se mettre dans une case, donc moi, c'est la case jazz... »

Mais Fanny Bériaux n'est pas du genre à se laisser coffrer par quoi ni qui que ce soit. « Je bouge beaucoup, je suis très dans le présent, je vis les choses à fond. » Ce qui la fait dès lors bouger ? « L'humain, la musique, tout ce qui se trouve sur mon chemin. Comme le vent, je suis très dans l'instant, je suis très gourmande... » D'où l'éclectisme quasi organique de sa création.



Fanny Bériaux New York Sessions Outhere Music



orgue

électro

©FRANCE DUBOIS

Cindy Castillo

TEXTE: NICOLAS ALSTEEN

Compo imaginée pour amortir l'after d'une soirée électro, *Solarium* met un point d'orgue à la débauche. Interprétée par l'organiste Cindy Castillo, cette bande-son planante et extra-sensorielle s'ajuste à merveille aux premières lueurs du jour.

En ce premier jour d'automne sous le signe de la Covid, Schaerbeek prend un bain de soleil. Un an plus tôt, du côté de Toulouse, Cindy Castillo jouait de l'orgue dans une église désacralisée. À l'heure où certains s'apprêtent à aller à la messe, l'organiste bruxelloise aidait les clubbeurs à digérer leur nuit de folie « J'ai été contactée par les organisateurs des festivals Toulouse les Orgues et Électro Alternatif, retrace-t-elle. Ces deux événements souhaitaient s'associer autour d'une programmation commune. L'idée était d'ouvrir un concert d'orgue à d'autres publics... » Avec une oeuvre spécialement composée pour apaiser les effets des excès de la nuit. « Ce projet constitue un coup de pied dans les traditions, affirme la musicienne. Associer l'orgue à des éléments électroniques, c'est la garantie d'un bras de fer avec les gardiens du temple. Dans les faits, pourtant, *Solarium* est une oeuvre contemplative, quasi mystique. Il ne s'agit en aucun cas d'une surboom pour junkies. » Signée par le Français Maxime Denuc, la

composition se veut planante et immersive. Au croisement de l'ambient, de la culture drone et des préludes de choral imaginés par Jean-Sébastien Bach, la musique respecte les neurones des fêtards. Beauce pour l'esprit, réconfort pour le corps, *Solarium* est désormais une référence du label électronique Vlek. Plus qu'un disque, il s'agit surtout d'une expérience: un élan spontané à écouter tel un rêve éveillé. « Dans ce projet, ma performance tient d'abord à la gestion des mouvements. C'est un enchaînement de micro-gestes. Pour laisser planer les auditeurs, il faut actionner les mécanismes en douceur. Habituellement, le vent s'échappe franchement des tuyaux de l'orgue. Alors qu'ici, il est plutôt question d'étirer le son. » Enregistré pendant le concert, *Solarium* est sorti en plein confinement. « Le contexte s'y prêtait bien, assure Cindy Castillo. Face à l'anxiété générée par la crise, cette musique intemporelle est venue proposer une alternative, une autre façon de se relaxer. »



électro hip-hop

électroismo

©CHARLINE DE RÈVE

Olvo

TEXTE: NICOLAS ALSTEEN

Un temps dessinateur de drones, Nicolas Allard vole désormais de ses propres ailes. Sous le cockpit d'Olvo, le Namurois met son optimisme en musique. Entre pop moderne, électro et hip-hop, son premier essai n'écarte aucune de ces possibilités.

Planqué sous le blase d'Olvo, Nicolas Allard se souvient de ses premiers émois musicaux. « C'était une cassette audio avec des morceaux de Nirvana. Puis, un pote m'a prêté une compile du Cut Killer Show. C'est comme ça que j'ai découvert le Wu-Tang Clan et l'existence du hip-hop. À partir de là, j'ai voulu apprendre à scratcher. » L'initiation en question débute sur de vieux tourne-disques. Puis, c'est le drame. À quatorze ans, l'ado se fait faucher par une auto. « J'ai survécu. Mais mon genou a dégusté. » Le garçon passe six mois dans une chaise roulante. « Au final, je m'en suis bien tiré. Suite à l'accident, l'assurance est intervenue et, grâce aux indemnités, je me suis offert des platines de pro. » Le petit DJ se frotte alors à la techno. Façon Jeff Mills ou Dave Clarke. En marge de la musique, le Namurois obtient son diplôme de designer industriel. Engagé par un bureau d'études, il dessine des drones et autres aéronefs télécommandés. « Puis un jour, j'ai tout plaqué pour me consacrer à la musique. » Ce revirement professionnel se concrétise aujourd'hui avec l'album

Limitless Possibilities. « Ce titre évoque mon changement de vie, explique-t-il. Après avoir quitté mon taf, j'ai lu des bouquins sur le développement personnel. À présent, tout me semble possible. Je suis heureux, je fais ce que j'aime. » À la charnière du hip-hop et de l'électro, Olvo explore des territoires hybrides. Comme chez Flume ou Kaytranada, sa musique déborde largement du cadre électronique. Ritournelle italienne aux côtés de l'éblouissante Laryssa Kim, chanson française avec Témé Tan ou pause ambient en compagnie du compositeur Augustin Fievet, l'album se teinte également de jazz sur des morceaux portés par la flûte de Magic Malick (Air, Camille, Oumou Sangaré). Ailleurs, un petit rêve rétrofuturiste repose sur le chant envoûtant de la Canadienne Claire Morrison. Au centre de ce disque ultra positif, le titre *Patience and Persistence* sonne comme un leitmotiv, un cri de résistance face à l'ampleur de la crise sanitaire. « Pourtant, je l'ai enregistré bien avant qu'un pangolin ne passe à la casserole. » Comme quoi, nous sommes bel et bien en présence d'un visionnaire.



rap

dancing king

©GILLES GEEKK

Badi

TEXTE: NICOLAS CAPART

Visage bien connu dans les couloirs de notre scène rap nationale, Badi poursuit sa route et ajoute à sa discographie une nouvelle pierre automnale. Ce 30 octobre, celui que d'aucuns surnomment le 'Belgicain' a publié *Trouble-Fête*, un 2^e album bardé d'envies, de mélodies et de 'punchlines' bien senties.

À 39 ans, l'artiste bruxellois Badibanga Ndeka opère un retour remarqué que la sortie de son deuxième LP le 30 octobre aura ponctué. Après deux EP et l'album *Article XV* publié l'été 2017, *Trouble-Fête* sera la première sortie de Batakari, nouveau label parent de la célèbre maison britannique BBE. À sa tête et aux commandes du disque de Badi, on trouve le talentueux producteur centre africain Boddhi Satva. Et au fil des pistes quelques invité-e-s, dont Zap Mama.

Vous êtes né à Bruxelles de parents congolais et votre père a mis très longtemps pour être régularisé...

Mon père est arrivé en Belgique en 1977 mais a perdu ses papiers à la fin des études qu'il était venu terminer. Cette situation a duré une dizaine d'années, rythmées par les ordres de quitter le territoire et les visites des policiers. C'était d'autant plus bizarre que j'ai été le premier de ma famille à naître ici et que, contrairement à mes parents, j'avais ma carte d'identité. Mine de rien, ces années-là ont façonné ma perception de la Belgique, de ses incohérences et contradictions... Puis, ma manière de faire de la musique.

Badi
Trouble-Fête
Batakari



Vous êtes surnommé « le Belgicain » dans votre famille (par son oncle Papa Rondo, jadis musicien du célèbre groupe OK Jazz). Vexé ?

Pas vraiment, je m'y suis habitué. Pour y faire allusion, j'avais écrit un morceau intitulé *Belgicain* dans mon EP *Matonge*. Je me suis emparé de l'expression et je l'ai transformée à ma manière en quelque chose de positif. Oui, je suis né en Belgique mais, oui, mes racines africaines sont toujours là, bien présentes elles aussi.

Dans vos travaux précédents, vous dites aussi être « noir de peau et blanc de cœur ». On vous a reproché cette phrase ?

Un peu... Après, c'est une phrase volontairement provoc'. Beaucoup l'ont prise au premier degré. Ce n'est pas que je me sens blanc. Blanc de cœur, ici, signifie que je n'ai rien de négatif dans le cœur. Rien à voir avec la peau. Malheureusement, pour énormément de gens, le débat reste binaire: soit tu es Belge, soit tu es Congolais. Être les deux, être belgicain, c'est compliqué. Cette question a été le moteur de titres du nouvel album, comme *Mauvaise Ambiance*. Certains voudraient t'obliger à choisir, mais on peut être les deux.

Badi

« La sensation d'être partagé entre l'envie de dire des choses qui comptent et celle de faire danser le public. »

En 10 ans, votre musique a traversé différentes phases et connu des changements de styles, du rap au r'n'b en passant par l'afro pop au sens large. Quelle(s) couleur(s) a *Trouble-Fête* ?

Avant, lorsqu'on me faisait ce reproche, qu'on me disait que je changeais souvent de style, que je semblais encore me chercher, je ne comprenais pas... Et je ne le prenais pas bien. Maintenant ça va mieux, je ne m'en offusque plus. Mais je continue à penser qu'on peut changer d'univers au fil d'un disque. Pour le nouvel album, c'est mon ami Boddhi Satva qui s'est chargé de toute la production. Le gars a bossé avec tout le monde, Oumou Sangaré, Bilal, Davido, Arafat... Il décrit sa musique comme de l'ancestral soul, et un son afro-house. Ce sont donc les couleurs de *Trouble-Fête*.

Comment avez-vous trouvé l'équilibre entre le message et le festif? L'engagement et la légèreté ?

Les sons de Boddhi sont très dansants. Et c'est dans cette direction que je souhaitais aller pour ce disque. C'est d'ailleurs ce que l'on a fait globalement, même si j'ai été un peu rattrapé par mes textes. Il a donc en effet fallu trouver le bon équilibre, et c'est là que le titre de l'album trouve son origine. La sensation d'être partagé entre l'envie de dire des choses qui comptent et celle de faire danser le public. Ne pas choisir, c'était l'idée.



urbain

soul de chambre

YellowStraps

TEXTE : DIDIER STIERS

Activités chamboulées pour cause de crise sanitaire ? Qu'à cela ne tienne ! Alban et Yvan Murenzi ont consacré leur temps libre à une réjouissante entreprise collaborative : le *Yellockdown Project*.

Treize titres, seize invités sollicités virtuellement aux quatre coins du monde et un processus de création documenté jour après jour sur le Net : avec Crayon, Primero, Blackwave, AgaJon et les autres, le confinement a permis aux frangins de s'essayer à la 'soul de chambre'.

Comment ce projet s'est-il mis en place ?

Yvan : Goldress, notre EP, est sorti en février et tout un plan promo était prêt, avec une première tournée européenne en mai.

Dès l'annonce du confinement, nous avons vu que ces dates allaient être décalées voire supprimées. Ce qui était le plus frustrant, c'est que ça commençait à bien marcher, et la presse suivait. Là, nous avons eu un petit coup de panique et nous nous sommes dit : 'Ça montait mais ça risque de redescendre. Et si nous restons enfermés à la maison, il faut trouver quelque chose de créatif à faire !'

Alban : Avec la promo et les concerts, nous n'aurions pas eu beaucoup de temps pour encore composer. Donc là, c'était parfait puisqu'il ne nous restait plus que ça. Et nous avons déjà envie de collaborations, même si c'était différent de ce qui est sorti maintenant. Ici, c'était vraiment l'occasion de proposer à plein de gens de faire de la musique à distance puisque nous étions tous dans la même situation. Tout le monde a été hyper réceptif.

L'envie était, dès le départ, d'écrire et de boucler tout un album ?

Y. : Ce qui est marrant, c'est qu'à la base, l'idée était juste de faire de la musique comme nous n'en avons plus l'habitude, c'est-à-dire pouvoir rapidement sortir un morceau sans passer par la phase de mix, de mastering et puis la promo. Tout ça peut prendre du temps et le truc perd en spontanéité. C'est pour ça que le challenge était de faire des collaborations à distance, en vidéoconférence, et de terminer un morceau en 24 heures.

A. : Ce qui est trop fou, c'est que quand ça a commencé, ce n'était pas du tout pour avoir de la visibilité et faire de la promo. Maintenant, nous faisons plein de promo sur ce projet-là ! Et donc, nous pouvons le développer sans faire de concerts. Ça compense. Le plus important, c'est que nous puissions rester actifs avec YellowStraps.

Vous avez systématiquement fonctionné au rythme d'un morceau par jour ?

Y. : Pour chaque morceau, oui. Ça nous permettait d'avoir quelque chose de très spontané, que nous pouvions finir et sortir assez rapidement. Avec les premiers titres, nous ne nous sommes pas posé beaucoup de questions. Mais petit à petit, nous avons vu que le processus marchait bien, que nous avions de plus en plus de beaux morceaux, que nous aimions bien. Là, l'idée est venue d'en faire quelque chose, pour vraiment marquer le coup, pour se souvenir de cette période très spéciale pour tout le monde. C'était compliqué, vraiment horrible, tu ne pouvais voir personne, mais maintenant que j'écoute le projet, j'ai presque une espèce de nostalgie...

Vous aviez dressé une liste des artistes avec lesquels vous aviez envie d'enregistrer ?

Y. : En fait, ça a commencé par une série de messages sur Insta...

A. : Et les gens qui étaient chauds nous ont répondu. Mais la plupart étaient chauds !

Y. : C'était intéressant de prendre tant des artistes avec lesquels nous sommes proches, des Belges et des Français, mais aussi d'autres que nous n'avons jamais rencontrés et avec lesquels nous n'avions même jamais parlé avant ça. C'était cool d'avoir cet échange. Ensuite, nous avons commencé par une base, une boucle de percussions, de drums, puis trouver une mélodie, que ce soit à la guitare, au synthé ou autre. Après venait l'écriture, le texte, chacun enregistrerait alors de son côté, et nous nous échangeons les fichiers...

En quoi *Yellockdown Project* vous satisfait-il le plus ?

Y. : Nous avons réussi à faire quelque chose de fini et d'officiel mais de très spontané, avec des artistes que nous écoutions de notre côté et avec lesquels nous avons envie de collaborer.

A. : Je dirais la créativité. Je pense que nous aurions peut-être eu beaucoup plus de difficultés si ça n'avait pas été réalisé pendant le confinement. Ça nous a poussés encore plus. Jusque-là, nous n'avions jamais fait de morceau en français (depuis Assurance, leur *featuring* pour Roméo Elvis - ndlr)...

En Belgique, vous êtes aussi allés chercher de l'autre côté de la frontière linguistique. Dvtch Norris, par exemple...

A. : Oui, Dvtch Norris. Et Blackwave ! Nous les connaissons vraiment depuis plusieurs années, nous avons déjà travaillé sur une chanson avec eux, sur leur album (*Realize now* sur *Are We Still Dreaming ?* en 2019 - ndlr). Pour Dvtch Norris, nous nous étions toujours dit que nous allions faire un morceau avec lui, et là ça s'est mis.

YellowStraps

« Notre style de musique est beaucoup plus accessible en Flandre qu'en Wallonie. »

Voilà qui nous rappelle que c'est plutôt en Flandre que ça avait démarré pour vous, non ?

Y. : À l'époque où nous avions commencé à écrire avec Le Motel, en 2013, Lefto a vu le clip tourné pour *Valium*. Il nous a directement contactés pour nous inviter sur StuBru où nous avons joué une session live. C'est à partir de là que tout ça a commencé, avec le public, les bookers, les programmeurs... Notre manager de l'époque était flamand, il nous a aussi bien pistonnés sur la scène flamande.

A. : Et puis notre style de musique est beaucoup plus accessible en Flandre qu'en Wallonie. À Bruxelles, ça va... Enfin, je trouve qu'en Flandre, les gens sont plus ouverts d'esprit du point de vue musical. En Wallonie, c'est peut-être beaucoup plus rock ou ce qui passe en radio, c'est un son plus urbain mainstream. Et donc, c'est bien plus dur d'y arriver. Nous ne connaissons d'ailleurs personne qui a un style de musique qui se rapproche du nôtre et qui parvient à faire des concerts en Wallonie. En tout cas, c'est rare !

Votre programme, en attendant le retour des concerts, justement ?

A. : Nous sommes partis à Berlin pour travailler sur le prochain projet. Nous ne savons pas encore si ce sera un EP ou un album, mais ça c'est pour la suite. Et les concerts ? On verra ! Pour le moment, nous ne pouvons qu'essayer de développer YellowStraps.

YellowStraps *Yellockdown Project*

Haliblu Records



folk

promior album

Las Lloronas

TEXTE : JEAN-PIERRE GOFFIN

Trois étudiantes en sociologie à l'Université de Maastricht se retrouvent à Bruxelles, se mettent à chanter en rue... et sortent un album.

Les origines de Sura, Amber et Marieke sont plutôt mêlées : belgo-américaine pour la première, hispano-néerlandaise pour la deuxième et allemande pour la troisième. Il y a un peu de Madeleine Peyroux dans leurs chansons comme dans leur attitude. Peyroux chantait aussi dans les rues de Paris et elles reprennent d'ailleurs, tout comme elle, *Between the Bars* d'Elliott Smith : « On l'a beaucoup écoutée mais aussi de la poésie slam, Noname, Lhasa de Sela ou encore Ibey. » Quand on leur demande de définir leur musique, 'world music' ne semble pas le plus approprié : « Nous préférons parler de musique acoustique, de folk music, d'une expérience collective qui plonge dans l'émotion. » Dans ce qu'elles chantent, il y a des questionnements, pas mal de tristesse, sur des textes originaux qu'elles coécrivent : « On aurait pu faire des reprises qui auraient attiré les gens. On a choisi des thèmes plutôt tristes, on s'appelle d'ailleurs 'Las Lloronas', les pleureuses, ce n'est pas pour rien. Tout en se disant que les

pleurs on les trouve aussi dans la joie. Et on s'est rendu compte que notre musique créait comme des bulles de calme dans la rapidité de la ville. C'était touchant de voir la mixité des gens qui s'arrêtaient pour nous écouter, autant les touristes que les gens qui vivaient dans la rue ou qui couraient au travail... » De la rue à l'album, quelle est la démarche ? « On n'a jamais pensé enregistrer un disque. Au départ, il s'agissait simplement d'avoir un EP à vendre lorsqu'on se produisait en rue, on nous l'avait conseillé pour gagner un peu plus... » Entrer en studio était l'occasion de faire passer des textes qui n'ont rien d'anodin : « Beaucoup de sujets émergent d'expériences personnelles. Il y a la colère, la honte, le désarroi, l'injustice qui créent la révolte en nous. De nos jours, on a du mal à se montrer vulnérable surtout avec les réseaux sociaux où il y a une tendance forte à dire que tout est beau et brillant. » Au moment de notre rencontre, l'album en est au mixage, il est réalisé par Christine Verschoren. On attend avec impatience cette première vraie galette.



rap # révolution ©JABJAH PROD.

Gutti

TEXTE : NICOLAS CAPART

Dernier-né d'une scène rap belge jamais à court d'idées, Gutti a les épaules et la répartie du « Rookie de l'année ». Adoubé par le parrain Isha, le jeune MC bruxellois prépare en coulisses une première plaque qui devrait faire date et pas mal de dégâts d'ici la fin de l'année. Rencontre masquée.

C'était une après-midi d'août confiné. Privé de notre dose annuelle de notes estivales, nous errions sur la toile pour épancher notre soif de musicalité. Soudain, au détour du fil YouTube et de ses nouveautés, le morceau *Juju* nous percutait de plein fouet. Humour décalé, explosivité, technique irréprochable et flow parfaitement maîtrisé... Qui était donc ce rappeur dreadlocké qui venait de surgir et de nous séduire sans forcer? Sans le savoir, nous venions de faire la connaissance du meilleur espoir de la scène rap belge: Gutti, futur 'rookie de l'année'.

Du haut de ses 24 ans, Gutti a grandi du côté d'Anderlecht et de Molenbeek. Élève pas toujours très discipliné et ado casse-cou, il promène ses sneakers et ses envies de rimes au pied des blocks. « Pour les gars qui traînent dehors, c'est toujours la même trajectoire: soit le sport, soit la musique. Même si les parents poussent pour les études (...) On est des Congolais, chez nous tout le monde aime la musique. Mais dans ma famille, faire une carrière artistique n'était pas forcément un truc évident... » Du coup, le jeune homme penche plutôt du côté du ballon que du microsillon.

Engagé dans une carrière de footballeur, Gutti n'en oublie pas pour autant ses rêves de rappeur. Et ne tarde pas à être rattrapé par ce naturel chassé à coups de crampons. « L'envie de faire du son est venue au contact de mes cousins qui rappaient. Mon premier morceau? Je devais avoir 12 ans. Le titre c'était un truc pété, genre 'Tu peux pas test'. Mais je l'ai gardé pour moi, t'inquiète... » (rires) Heureusement, il ne restera pas sur ce premier jet. « J'ai longtemps laissé le rap dans un coin de ma tête pour poursuivre la voie du foot. J'ai joué à un bon niveau, au Brussels, à l'Union, au White Star... Avant de tout arrêter et de revenir vers la musique il y a un peu plus d'un an, pour m'y mettre sérieusement. »

Gutti

« Vraiment, le rap c'est cardio! »

MC 4x4

C'est au sein du Ceelo Squad, collectif né en 2015 avec des amis d'enfance, que Gutti fait ses armes. À l'époque, il vient d'atteindre sa majorité. « À la base, on est une bande de potes. Jamais tout cela n'a eu de dimension pro. Avec les gars, on se défait, on se marrait, on se tirait vers le haut. Mais faire les choses sérieusement et lancer le groupe aurait demandé des sacrifices qu'on n'était pas prêt à faire. Je réalise ça aujourd'hui, maintenant que j'y suis. Le rap c'est du taf du taf du taf! Beaucoup de social, connaître les gens, être vu... Vraiment, le rap c'est cardio! » (rires)

Gutti aime le luxe logo double C, mais pas les procès ('poke' Ceelo Green qui jadis envoya ses avocats au Ceelo Squad). Pour son blaze, il a donc évité de froisser la marque italienne de prêt-à-porter et son confrère américain Gucci Mane. En studio par contre, le MC ne prend pas de pincettes. Toujours prêt à dégainer un freestyle, il a la réputation d'un rappeur 4x4. « J'aime être mis au défi, je suis un challenger... Le genre de gars qu'il ne faut pas chauffer longtemps pour qu'il parte au quart de tour. Je n'ai pas peur de sortir de ma zone de confort, au contraire. Ça me plaît d'amener mon côté sportif et un esprit de compétition dans la musique, car c'est tout ce que j'ai toujours connu. »

C'est en les murs du studio ixellois Wazana qu'il sévissait ces derniers mois, peaufinant aux côtés de Berry - beatmaker aux mains d'argent à suivre de près - les futures perles de son album. *Juju* puis *Avenue Louise* ont ainsi attiré l'oreille d'Isha, devenu dans la foulée mentor et D.A. de Gutti. Depuis, deux nouveaux clips estampillés GUTTI WORLD (contenant les titres *Non + St James* et *D.P.M.*) ont été mis en ligne... D'autres arrivent très bientôt. Histoire de découvrir son univers et de patienter avant un disque que l'on espère dans les bacs pour la fin de l'année.



indie # now adventure ©LUCIE MARTIN

Paradoxant

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Planqué sous un pseudo aux faux airs de produit dopant, Antoine Meersseman s'échappe en solitaire. Loin du peloton et des équipiers de BRNS, le baroudeur trace la route sous le dossard Paradoxant. Une affaire de subversion.



rock psghé # jupiter 8 ©P. SCHYNS

The Loved Drones

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

Entre pop cosmique et rock psychédélique, le band revient avec un 4^e album. Rencontre avec Brian Carney, le claviériste du groupe, aussi atypique qu'attachant.

« Au printemps 2019, j'ai composé des morceaux en solo, confie Antoine. C'était une année prise de tête. Je me posais beaucoup de questions. Pourquoi faire de la musique? Pour qui? Une crise de la trentaine. J'étais lassé des institutions et des logiques de l'industrie musicale. J'ai ressenti le besoin d'aller vers un truc plus subversif, vraiment alternatif. BRNS est souvent présenté comme un groupe indépendant. Nous abordons d'ailleurs notre métier comme un acte militant. Cela dépasse le cadre du divertissement. Pourtant, nous avons basculé là-dedans. Sans rien voir venir... » Détaché de son escadron, mais au plus près de ses convictions, le musicien aborde ainsi la création de façon artisanale. Bricolées aux côtés d'Antoine Pasqualini (Monolithe Noir) et du batteur Romain Bernard (Ropoporose), les chansons de Paradoxant entraînent la pop du côté obscur de la force. Comme chez Suuns, John Maus ou les Liars, les mélodies se fauillent dans la nuit pour se danser autrement, à l'ombre des faux-semblants et des scintillements. Désormais, les neuf morceaux enregistrés par le trio s'agitent sous la pochette d'un disque baptisé *Earworm*. « Un ver d'oreille, ça n'existe pas. Il s'agit d'une allusion à mon état de santé, explique le chanteur. Depuis dix ans, je suis sourd. Côté gauche, je n'entends plus rien. Le clip du single *Dead Beat* y fait furtivement référence. À un moment, dans la vidéo, on voit un ver de terre se glisser dans mon oreille. Ce lombric est aussi une métaphore un peu farfelue sur la sensualité. Le clip est gentiment érotisant. Sans explication, il s'est même retrouvé sur un site porno. Depuis, il a été retiré. Mais grâce à ça, j'ai pris 3.000 vues en un jour sur YouTube! En anglais, 'earworm' est un terme utilisé pour parler d'une mélodie qui reste en tête, un air dont on ne peut se défaire. » Pour ça, l'album de Paradoxant fait honneur à son intitulé. Avec ses mélodies magnétiques et quelques ritournelles bien vicieuses, le disque agrippe l'oreille et infiltre les mémoires. Sans contrefaçon.

Né d'une collaboration sur l'album de Miam Monster Miam, *La femme plastique* en 2010, The Loved Drones distille un rock instrumental teinté de pop noisy. À l'initiative du projet, Benjamin Schoos, entouré de musiciens comme Marc Morgan ou Sophie Galet... « C'est avec Benjamin que nous avons commencé, on est parti en Angleterre pour capturer le son de Londres, les vibrations de la Tamise et y enregistrer l'album en une semaine. », explique Brian Carney. Mais comment un anglais vivant dans la ville minière de St Helens (non loin de Liverpool) s'est-il retrouvé dans un groupe de musiciens liégeois? Après des études artistiques, Brian s'est improvisé ingénieur du son puis en 1986 est devenu claviériste de *Elektrik Poisoned Head*, groupe rock psychédélique fort de 4 albums et de mille concerts. En 1999, suivant sa petite amie engagée dans le magasin Virgin, il débarque à Liège comme prof d'anglais mais la musique lui manque: « J'ai lancé mon projet solo *Android 80* avec des claviers et séquenceurs, un mélange de reprises électros et de compos. » Peu après lors d'un concert tribute à la dessinatrice US Wesley Willis au Crêham, dans le parc d'Avroy, il est remarqué par Benjamin: « Il cherchait des artistes pour son label naissant, *Freaksville*, et il a trouvé un freak (rires) ». Pour le dernier-né, *Conspiracy Dance*, bien que toujours fidèle à son synthé Roland Jupiter 8, Brian a brigué la place de chanteur. En pleine préparation de l'album, Marc Morgan décède inopinément en janvier 2020... « Il était la figure paternelle du groupe, ça a été un choc pour nous. Il devait chanter sur l'album... ». Puis la Covid-19 est arrivée, impossible d'aller en studio: « Il restait 5 morceaux que j'ai écoutés tous les jours en déambulant dans une ville morte. Cela a donné notamment *The Last Night* qui parle de la dernière nuit précédant le lockdown, dans une ambiance apocalyptique et Quarantine qui parle aussi du confinement... » Pour découvrir le reste de l'album, *Conspiracy Dance* est sorti le 30 octobre.



Matthew Irons

Imposteur malgré lui

PORTRAIT: NICOLAS ALSTEEN

Chanteur de Puggy, mais aussi coach d'un télécrochet musical, Matthew Irons met désormais ses talents de compositeur au service d'Angèle et autres Lous and The Yakuza. À l'aise avec ce travail de l'ombre, il s'affaire également dans les coulisses d'un film d'animation. Entre bande-son pour le cinéma et chansons pour les autres, cet Européen convaincu possède même un avatar !

Tandis que le gouvernement fédéral navigue à vue, l'avenue de la Couronne prend l'eau. Il pleut à verse sur Ixelles en ce début d'automne. Au sec dans son studio d'enregistrement, Matthew Irons compose le prochain album de Puggy. « Le disque verra le jour quand nous serons satisfaits du résultat », précise-t-il entre une tasse de café et deux cookies. À l'aube de ses quarante ans, l'artiste vient juste d'éviter la crise. Comment ? « En diversifiant mes activités. J'avais besoin de m'extraire du costume de chanteur », explique le natif de Louvain. Fils d'un couple anglais en rupture avec les préceptes de Margaret Thatcher, le garçon a grandi dans la campagne flamande. « L'idée était d'apprendre le néerlandais avec les voisins et d'étudier le français à l'école. Mes parents avaient horreur du concept d'expatriés. Pour eux, l'intégration était une donnée essentielle. » Scolarisé du côté de Wavre, Matthew Irons est le petit dernier d'une fratrie dévouée à la musique. « Mes deux frères jouaient d'un instrument. Celui du milieu était batteur et le grand, guitariste. Il prenait des cours et, dès son retour, il me montrait ce qu'il avait appris. » Le cadet de la famille développe alors un curieux rituel. « Je m'enfermais dans ma chambre pour écouter l'album Texas Flood du bluesman Stevie Ray Vaughan. Puis, j'essayais de le rejouer à la guitare. Quand j'étais ado, je rêvais d'être un bluesman texan. » En marge de ce fantasme de cowboy fringant, Matthew Irons s'essaie à quelques reprises en compagnie de Spare Change. « Avec ce groupe, on reprenait des classiques du rock. Ça allait de Jimi Hendrix aux Rolling Stones. À 16 ans, je passais tous mes week-ends à jouer des concerts dans les bars bruxellois. Il m'arrivait même de rentrer à 2h du matin en pleine semaine. Le lendemain, j'allais à l'école avec des fringues qui sentaient encore la clope. Avec mes parents, le deal était limpide. Tant que j'avais un bon bulletin, je pouvais faire de la musique. » Son diplôme de secondaire en poche, Matthew Irons se précipite dans le monde du travail. Entre cours de guitare et concerts dans les bistrotts, il apprend les ficelles du métier en déambulant dans les rues de la capitale. Mais cette vie de nomade débouche sur une voie sans issue. « J'étais confronté à des limites techniques », déplore-t-il. Pour progresser, il prend la direction du Jazz Studio, à Anvers. C'est là qu'il rencontre le bassiste Romain Descampe. « En classe, il dessinait des mangas et m'empêchait d'écouter. En plus, il me suivait partout en me suppliant de jouer avec lui. » Déjà impliqué dans le groupe Moon Palace, Matthew Irons se défile en lui refilant d'autres plans. « C'est comme ça qu'il s'est mis à épauler une chanteuse aux côtés du batteur Egil 'Ziggy' Franzén. » Au détour d'une conversation bien arrosée, Romain, Matthew et Ziggy se rapprochent et s'accordent sur la nécessité d'enregistrer des compos originales. « Le lendemain, nous étions ensemble dans un local de répète. »

Lo grand incendio

L'issue de ce rassemblement, c'est Puggy. « Le feeling était immédiat », se souvient le chanteur. Opérationnel dès le printemps 2004, le trio adopte son rythme de croisière. « On bossait non-stop de 10 à 18 heures. Dans l'imaginaire collectif, le musicien est souvent perçu comme un branleur. Nous sommes partis en guerre contre ce cliché. » Une première démo est envoyée à différents labels bruxellois. Sans succès. Puggy s'exfiltre alors à Londres, squattant le grenier d'une maison de banlieue. « Le loyer était payé en bières belges. Nous avons tenu un hiver dans cette pièce insalubre et non chauffée. » Entre décembre et mars 2006, le groupe arpente ainsi les hauts lieux du circuit alternatif londonien. « C'est comme ça que les organisateurs des festivals de Leeds et Reading nous ont repérés. » À Bruxelles, l'anecdote parvient aux oreilles d'un certain Nicolas Renard. En poste à la Jazz Station, ce dernier veut aider Puggy à s'établir en Belgique. « Il a eu l'intelligence de nous faire jouer partout ; dans les fêtes scouts et toutes les manifestations estudiantines. » Sur le campus de Louvain-la-Neuve, les étudiants adoptent ainsi Dubois Died Today, le premier album de Puggy. À l'été 2007, la formation ouvre

les festivités à Couleur Café. Juste après le concert, un incendie se déclare. « Durant l'intervention des pompiers, une chaîne télé a diffusé notre prestation en boucle. » L'instant n'échappe pas à Brandon Boyd. De passage en Europe, le leader d'Incubus scrute son écran, convaincu d'assister au show d'un projet à la notoriété établie. « Sur ce malentendu, nous avons été invités à ouvrir la tournée européenne du groupe américain », rappelle Matthew Irons. Dans la foulée, ce sont les Smashing Pumpkins qui invitent les Bruxellois du côté de Paris Bercy.

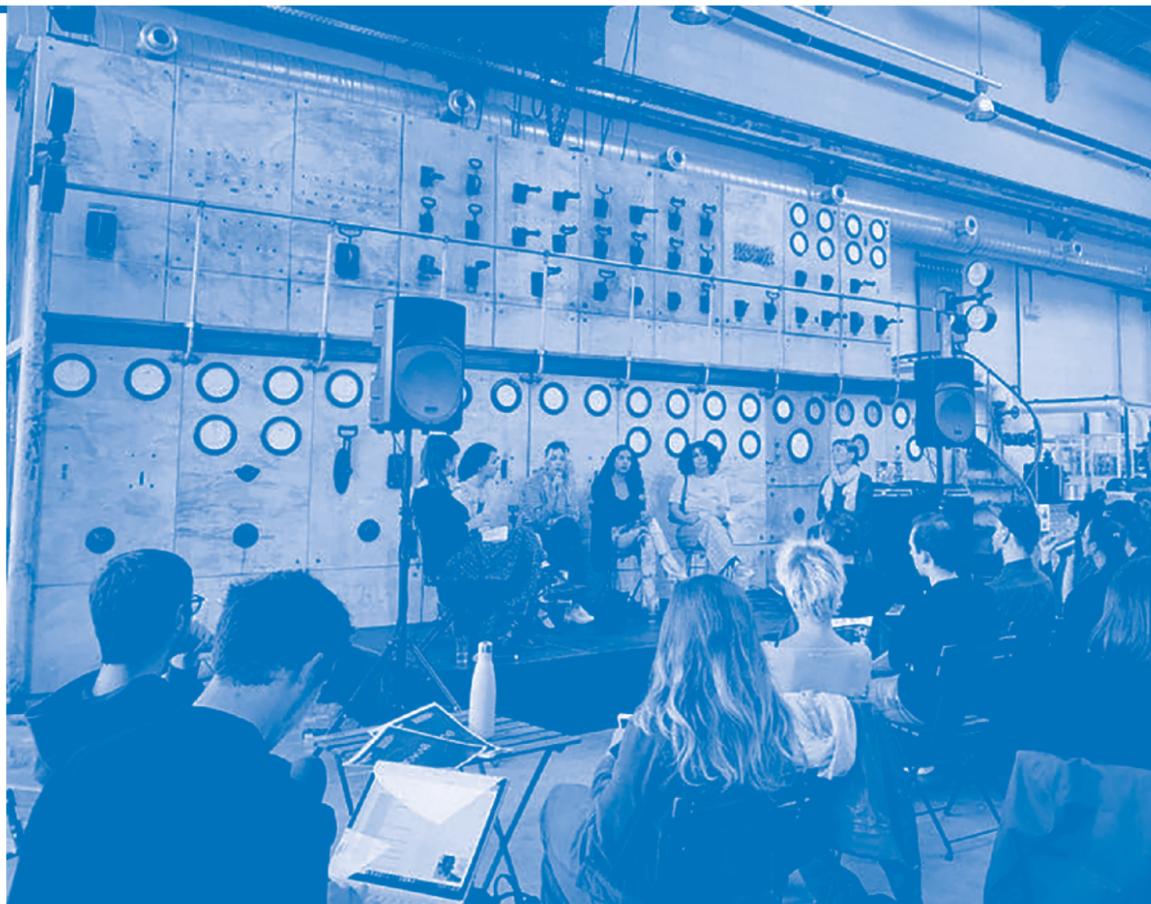
En 2010, Puggy publie l'album *Something You Might Like*. Suivront *To Win the World* (2013) et *Colours* (2016). « Après la sortie de ce disque, j'ai ressenti une certaine lassitude. C'était le contrecoup de quinze ans menés pied au plancher. » En descendant de la scène du Sziget Festival, Matthew Irons annonce à toute l'équipe qu'il va prendre une pause de six mois. « Je me voyais déjà suivre des cours de plongée et commencer des études en psychologie. » Au lieu de ça, il accepte une proposition de la RTBF. « Les producteurs de l'émission *The Voice* Belgique me voulaient comme coach. Dans le passé, j'avais déjà refusé. Par manque de temps, mais aussi par peur d'être reconnu publiquement. C'est ma hantise. » Convaincu par son entourage, l'artiste s'assied finalement dans le fauteuil du télécrochet. « Aujourd'hui, je tourne la page *The Voice*. J'ai adoré cette expérience. Cela m'a permis de surmonter mes angoisses. Quand tu passes à la télé, les gens ont l'impression de te connaître. Parce que, d'une certaine façon, tu t'es déjà invité dans leur maison. Je ne suis pas à l'aise avec ça. Pour me protéger, je me suis même inventé une histoire : le mec qui passe à *The Voice* est mon avatar. Il a mes traits, ma voix. Mais ce n'est pas moi. Il est patient, souriant et super gentil. Alors que moi, je suis loin d'être parfait. Les téléspectateurs apprécient l'avatar, pas le vrai Matthew Irons. Partant de là, je pense que les personnes qui me croisent dans la rue ne peuvent être que déçues. Je souffre du syndrome de l'imposteur. »

Matthew Irons

« J'avais besoin de m'extraire du costume de chanteur. »

La Loi de Murphy

Durant sa pause de six mois, le guitariste croise également la route d'une jeune artiste bruxelloise. « Elle s'appelait Angèle et faisait un peu parler d'elle sur Instagram. Mon manager souhaitait l'épauler. Il m'a proposé d'écouter ses démos et, éventuellement, de lui filer un coup de pouce à la compo. » Quelques semaines plus tard, Angèle débarque dans le studio de Puggy pour concevoir un morceau en compagnie de Veence Hanao et Matthew Irons. « Nous avons écrit *La Loi de Murphy*. Ce tube est né dans la bonne humeur et cela s'entend. » Depuis ce coup d'essai, le chanteur a mis ses qualités de compositeur au service d'Alice on the Roof, Saule ou Lous and The Yakuza. « Ces collaborations m'ont ouvert l'esprit sans jamais m'éloigner de Romain et Ziggy. Pendant que je compose pour d'autres, ils gèrent le studio de production. Là, par exemple, ils viennent de bosser sur les chansons d'Yseult et celles de Noé Preszow. Grâce aux connaissances accumulées avec Puggy, nous avons appris d'autres métiers. » Désormais, les trois amis ont même un pied dans le cinéma. « Nous avons réalisé la bande-son des deux épisodes du film d'animation *Bigfoot*. En aménageant notre propre studio d'enregistrement, nous avons gagné en liberté. À présent, je nous vois un peu comme des entrepreneurs. » À la tête de l'enseigne Puggy, Matthew Irons investit maintenant toute son énergie dans un disque attendu au tournant par les fans. « Les attentes du public ? Je me préserve volontiers de ces questions existentielles. Je préfère vivre le truc à fond et éviter la crise cardiaque ! »



Présentation du premier rapport de SCIVIAS au BRASS (Forest)

(R)établir l'équilibre de l'horizon sonore : y'a du boulot !

TEXTE : VÉRONIQUE LAURENT

Les inégalités entre les femmes et les hommes dans le secteur musical ? Le sujet sort du silence avec le premier rapport de SCIVIAS (une plateforme de soutien, en Fédération Wallonie-Bruxelles, aux musiciennes et professionnelles de la musique)... et les chiffres parlent d'eux-mêmes. En cette période charnière particulièrement difficile, ce travail chiffré (et de fond également) remet en perspective un vaste et complexe chantier où beaucoup reste à faire. Entre études, mesures politiques, élans et freins : état des lieux.

Après un été saturé d'incertitudes, avant un automne coup de massue, le premier rapport de SCIVIAS se dévoile un soir de fin septembre dans un centre culturel bruxellois. L'objectivation représente une étape indispensable d'un processus initié fin 2018, à la suite de la publication d'un article pour la RTBF¹ de la journaliste Charline Cauchie, interrogeant cette année-là, l'absence quasi totale de femmes (9 sur 73 artistes) au Concours Circuit (un concours organisé par l'asbl Court-Circuit et orienté vers les artistes émergent-e-s en musiques actuelles en Fédération Wallonie-Bruxelles – ndr). Depuis ? Les 7 membres fondateurs de SCIVIAS ont rédigé une charte, incluant l'engagement de transmettre des données dites 'genrées', avec 28 organisations signataires et la publication donc de ces premiers constats en volets qualitatif et quantitatif. Du côté des chiffres, la (ré)partition grince. Deux exemples : aux postes de direction, 72% d'hommes et 28% de femmes. Programmation en salles, festivals et labels confondus : moyenne de 28 % de femmes². Des données « à mitiger », avertit Élise Dutrieux, cheville ouvrière de la plateforme. Les organisations signataires ne représentent qu'un échantillon du secteur et la mise en équivalence des données a donné lieu à quelques bricolages méthodologiques, mais « ils restent très représentatifs de ce que l'on a l'habitude de voir. La réalité est sans doute pire... » Les réactions ? « Pas mal de structures se disent assez choquées par de si grandes disparités. »

Menée par la journaliste Elisabeth Debourse, la soirée de présentation du rapport se poursuivait entre actrices de terrain³, par une rencontre sur le sujet du sexisme dans la musique. Sur scène, Astrid Kaiserman, claviériste du groupe 'metal' Anwynn, Eve Beuvs, venue partager l'évolution de sa réflexion à l'aune de son expérience de pianiste jazz, les DJs Rojin Açılan et Maja Ajmia Yde Zellama, toutes deux de l'asbl Le Bledarte Collective (asbl au travail croisant oppressions de race et de genre) et enfin Lola Levent, journaliste française et fondatrice e.a. du compte Instagram DIVA⁴ qui relaie des témoignages et informe à propos des violences sexistes et sexuelles dans l'industrie musicale (et pas que dans le rap). Cinq jeunes femmes, à la moyenne d'âge ne dépassant pas trente ans. « Une génération hyper affirmée », commente Élise Dutrieux et qui maîtrise les termes du débat (domination patriarcale, mansplaining / condescendance masculine, analyses intersectionnelles, etc.) et qui 'viralise' sur les réseaux sociaux ces thématiques. Que d'aucun-e-s estiment parfois trop radicales et desservant le propos.

Mais, fait relativement neuf, la problématique – moins neuve – se trouve désormais sur la table : qui peut encore nier aujourd'hui l'asymétrie entre les sexes ? « #Me Too a fait beaucoup. Les témoignages de harcèlement, de sexisme ont provoqué un effet boule de neige. On ne peut plus faire comme si de rien n'était », renvoie Fabian Hidalgo, coordinateur de la FACIR. La Fédération des Au-

teur-rices Compositeur-rices Interprètes Réuni-es a ainsi participé à l'enquête *Trajectoires musicales et représentation des femmes dans le secteur musical francophone belge*⁵. Cette étude atteste de grandes disparités de représentation au sein des styles musicaux eux-mêmes, particulièrement dans le rock dur, l'électro et le jazz. « Les chiffres restent une donnée parmi d'autres, commente Fabian Hidalgo. Ce serait intéressant de comprendre pourquoi les femmes sont moins présentes dans certains styles que dans d'autres », et mettre à jour au-delà du sexisme ordinaire, certaines spécificités dans certains pans du secteur musical : les milieux festifs (clubs etc.) ou la dimension 'grande famille' de certains groupes exclusivement masculins (l'effet 'boys band') par exemple. D'où viendra le changement ?

Si des femmes artistes s'organisent en collectifs militants (réseau Fair_Play, Engagement Art, collectif F(s), ...), souvent « il s'agit de forces bénévoles. On ne peut pas faire reposer le changement sur les épaules de ces femmes non rémunérées pour leur militance, alors que 'vivre', c'est manger tous les jours, n'est déjà pas évident », observe Élise Dutrieux, bénévole de SCIVIAS qui précise par ailleurs sa position d'employée à mi-temps par Wallonie-Bruxelles Musiques – WBM. Le récent mémoire de Nicolas Pujiri, dans lequel il interroge une dizaine de membres féminins de la FACIR, confirme que les difficultés financières, encore accrues dans le secteur culturel (intermittence, cachets dérisoires, etc.) et d'autant en période de crise sanitaire (perte de revenus de 93% – constat de ce début octobre), renforcent les inégalités de genre. Le poids des stéréotypes, autant dans la sphère pro que privée, et les (dures) conditions corrélées, aggravent l'absence ou favorisent l'éviction des femmes du secteur musical. Une des conséquences : les jeunes générations se retrouvent privées de rôles modèles. Pouvoir s'identifier, voir d'autres femmes maîtriser la scène, c'est une nécessité, comme en témoignaient les filles du Bledarte Collective. On renvoie donc à la case 'éducation' : l'importance de déconstruire les biais sexistes, racistes et autres, pour favoriser et susciter les vocations, dans les écoles, les conservatoires, les Maisons des Jeunes, pour que les générations suivantes ne reproduisent pas indéfiniment le patron inégalitaire et si peu divers.

Introduisant la soirée SCIVIAS, la Ministre de la Culture et des Droits des Femmes, Bénédicte Linard rappelait, elle aussi, l'importance d'une meilleure représentation des femmes et bien sûr du respect de leurs droits. Effectivement, différents textes législatifs garantissent en théorie les droits des femmes dont, notamment, le décret 'gender mainstreaming' et 'gender budgeting' (qui vise à renforcer l'égalité fe/ho, par l'évaluation en fonction du genre, de chaque mesure de politique publique et tendre au rééquilibrage des budgets dans le même sens). Ce décret a été voté au fédéral en 2007 et a été adopté par la FWB en 2016. Élise Dutrieux reconnaît qu'il « existe parfois un refus de la dimension

• Des mesures politiques ?

Larson a interrogé Bénédicte Linard, Ministre de la Culture et des Droits des femmes.

Les mesures concernant le secteur musical s'intègrent dans le versant culturel du plan droits des femmes construit en collaboration avec les associations de terrain, et adopté le 17 septembre dernier. Soit 92 mesures engageant l'ensemble des membres du Gouvernement de la FWB, précise Bénédicte Linard (Ecolo), et suivant 4 axes : lutte contre les violences faites aux femmes, déconstruction des stéréotypes de genre (dès l'enfance, et même la petite enfance), représentation des femmes dans tous les secteurs professionnels et à tous les niveaux et articulation vie privée-vie professionnelle.

Pour le secteur culturel, le plan droits des femmes prévoit d'établir un baromètre de la place des femmes, analysant notamment la programmation des lieux culturels (combien de projets mis en scène par des femmes, de films réalisés par des femmes, d'expositions de plasticiennes...) ou les salaires et cachets perçus à poste égal. Il mise notamment « sur la formation des membres des commissions d'avis, des chambres de concertation et des jurys de sélection, de façon à ce qu'ils prennent en compte une dimension de genre de façon transversale dans la sélection des projets culturels. Une grille de motivation justifiant les décisions comportera également une dimension de genre. » À noter, uniquement pour le secteur des arts de la scène : « un décret direction verra bientôt le jour afin de

clarifier les processus de sélection à la tête de nos institutions culturelles en y intégrant une dynamique de parité ».

« Le rapport SCIVIAS déplore notamment le manque de visibilité des musiciennes et souligne le besoin de mise en place d'enquêtes statistiques sur lesquelles s'appuyer ; nous allons donc établir un état des lieux du nombre d'artistes femmes reprises dans les programmations musicales des radios, par exemple, poursuit la Ministre. Les statistiques issues de l'étude menée par SCIVIAS ainsi que l'étude Pouvoirs et Dérives permettent d'objectiver la situation. Ces objectivations de la présence insuffisante des femmes constituent des bases solides sur lesquelles nous appuyer pour renforcer notre politique de 'gender mainstreaming' et 'gender budgeting'.



©DR

politique de ces constats et un refus de la thématique même ou des actions de SCIVIAS» et elle décèle chez certains « ce luxe de ne pas avoir à rendre les choses politiques », alors que les discriminations ont des effets très concrets sur celles et ceux qui les subissent. Certaines réactions montrent la difficulté d'une réelle prise de conscience collective des missions de service public au sein des structures subventionnées, et mises en exergue par la carte blanche *Invitation à penser un secteur culturel paritaire et diversifié*⁶, rédigée par des membres du collectif Pouvoirs et Dérives pour le secteur des Arts de la scène et où l'on pouvait lire ce type de réflexions : « *Ma programmation, ce sont mes coups de cœur* », « *Les quotas ne sont pas une garantie de qualité* », etc.

Vous avez dit quotas ?! SCIVIAS pencherait vers des quotas de parité par paliers, pour laisser un (certain) temps à l'évolution, ce qui permettrait de dégonfler l'attitude au final peu respectueuse envers les artistes femmes, de certains programmeurs qui les choisissent par opportunisme de communication ou pour cocher les cases 'parité' / 'diversité'. Cela dit, certains quotas sont déjà en place en Fédération Wallonie-Bruxelles, explique Fabian Hidalgo : des quotas de diffusion radio par exemple, pour lesquels le secteur est globalement d'accord mais « *lorsqu'il s'agit d'y intégrer le sous-critère de genre, on commence à entendre parler de 'perte de qualité', voire d'incompétence'...* » Lors de son intervention dans le cadre de la rencontre *Pouvoirs & Dérives III*⁷ concernant les arts de la scène, la philosophe, chercheuse et enseignante, Petra Van Brabant analysait : « *Le mot 'quota' est perçu comme violent parce qu'il met à nu une situation violente. Or les quotas sont un outil efficace, à utiliser de façon cadrée, en visant quatre buts : le*

partage de pouvoir, le partage des ressources, la représentation, la réparation ». Elle en appelait en parallèle à interroger la gouvernance, la verticalité du pouvoir et le langage (voir encadré).

Prise de conscience et bienveillance on rhizome

La période du confinement n'a pas eu que des conséquences négatives : elle a provoqué un effet de loupe sur toutes les inégalités. Le groupe de réflexion de personnes conscientisées au sein de la FACIR s'en est trouvé renforcé. Objectif ? Mise en lien, échange de pratiques et ressources, rôle de vigilance, etc. Exemple concret : suite à la publication, à la une d'une revue spécialisée, d'une liste totalement masculine de compositeurs d'œuvres pour guitare, « *on va publier une contre-liste. Des compositrices, il y en a*, affirme Fabian Hidalgo, *si on cherche, on trouve, c'est comme ça dans plein de domaines. Mais on a l'habitude de reprendre ce qu'on nous sert. Il faut penser autrement, faire un pas de côté...* » Qui, une fois posé, remarquait la coordinatrice de SCIVIAS à la fin de la rencontre de septembre, favorise la prise en compte d'autres systèmes d'exclusion tels que le racisme, le handicap, l'âge.

D'autres pays ont réfléchi à la façon d'agir sur la problématique des inégalités, dont la France. Entre 2008 et 2018, les chiffres, stagnants, ne différaient pas tellement des moyennes belges. Avec une politique volontariste et l'octroi de budgets publics, des initiatives ont vu le jour, raconte Stéphanie Gembarski, chargée de mission pour la Fédération des lieux de musiques actuelles, la FEDELIMA. Parmi elles, deux projets majeurs. La plateforme ressource Wah!⁸ et un dispositif de mentorat : concrètement, de l'entraide entre professionnelles (programmation, technique et

L'écriture inclusive, un levier d'importance

« *Le recours à l'écriture inclusive intervient dans pas mal de métiers de la musique, observe Anoushka Dufeil, formatrice en écriture inclusive, permettant de visibiliser les femmes et de confronter les lecteur-trice-s à leur absence quand elle n'est pas utilisée. La langue, son sens, son usage façonnent nos façons de penser.* » Plusieurs ateliers ont été organisés par le Conseil de la Musique et « *je vois vraiment les choses évoluer, rapporte la formatrice. On en est à comment faire, plutôt que 'pourquoi le faire'.* » Les résistances ? « *L'écriture inclusive demande aux gens de faire preuve d'autonomie dans un domaine où on a été formaté par un appren-*

tissage figé de la langue, presque sacré, et qui est rarement questionné. Et puis le système est bien rodé : apprentissage au travers d'œuvres écrites principalement par des hommes, la règle du masculin qui l'emporte, etc. » Anoushka Dufeil attire également l'attention sur l'origine d'expressions telles que « *gérer les choses en bon père de famille* », « *fée du logis* » ou « *montrer patte blanche* » et « *mouton noir* » qui associent la couleur noire au négatif. « *Pratiquer l'écriture inclusive, c'est faire le choix de ne pas reproduire les schémas sexiste et raciste, c'est réfléchir à quel monde on veut représenter, pour qu'il puisse advenir.* » Également formatrice de FLE (le français enseigné aux personnes non francophones - ndlr),

l'enseignante pointe enfin l'hypocrisie de l'argument d'une difficulté accrue de lisibilité et de clarté pour les apprenants, focalisé sur le point médian alors que selon elle « *les difficultés se trouvent ailleurs, dans une orthographe figée, par exemple. Il existe des tas d'autres possibilités, plus ou moins légères ; termes épiciques (un mot épicique est un mot désignant un être animé qui n'est pas marqué du point de vue du sexe - ndlr), déconstruction des préjugés, réactualisation de règles anciennes (accord par proximité), plaisir d'inventer généralement interdit...* » Récemment, la jeune femme a découvert une offre de stage de la Fondation Reine Élisabeth en écriture inclusive : une forme de consécration !

artistes...) et ce, par la mise en place de binômes fe/ho formés sur appel à candidatures. Sortie d'isolement, échange de pratiques, prise de distance avec les assignations (rôles stéréotypés et automatisés), acceptation de la diversité des parcours, découverte de ressources collectives, réflexion sur soi (« *être fragile, c'est ok* »), soin de soi et des autres... « *Elles ont, dans cet espace protégé, réalisé que leurs difficultés n'étaient pas personnelles mais systémiques et, ainsi, pu dépasser le syndrome de l'imposture* », résume Stéphanie Gembarski, qui insiste sur « *les effets exponentiels* » de l'initiative au-delà de bénéfices sur les parcours personnels. Ces binômes essaient ainsi, dans chacun de leur milieu professionnel, un nouvel état d'esprit et des valeurs de responsabilité collective.

Quel bilan en Belgique francophone ? Mitigé. Une trentaine de structures adhérentes à ce jour, « *c'est assez peu en un an d'existence*, souligne la coordinatrice de SCIVIAS, *il reste beaucoup de travail de terrain à faire, éduquer, donner de la visibilité aux données, déconstruire des stéréotypes...* » Un travail actuellement trop souvent endossé, dans chaque structure, par une seule personne (souvent une femme), une charge, mentale et effective, qui devrait passer entre les mains des personnes aux postes de direction... en grande majorité des hommes. Sans même parler du secteur privé, dont les intérêts ne vont pas dans le même sens que le respect d'objectifs d'égalité et de diversité. Ce problème systémique, se manifestant sous de multiples formes et aux nombreuses incidences et qui traverse tant la sphère privée que professionnelle et sociétale, demande, au-delà d'un respect basique, des prises de conscience et des prises en charge collectives... et, bien sûr, des moyens pour les rendre effectives.

¹ www.rtf.be/info/societe/detail_musiques-alternatives-en-federation-wallonie-bruxelles-ou-sont-les-femmes?id=10033596

² http://scivias.be/presse/SCIVIAS_Rapport_1_sept2020.pdf

³ http://scivias.be/presse/SCIVIAS_Rapport_1_sept2020.pdf

⁴ www.instagram.com/d.i.v.a.infos

⁵ Trajectoires musicales et représentation des femmes dans le secteur musical francophone belge, (ULB / METICES)

⁶ www.lalibre.be/debats/opinions/arts-de-la-scene-invitation-a-penser-un-secteur-culturel-paritaire-et-diversifie

⁷ www.bellone.be/F/event.asp?event=6456

⁸ www.wah-egalite.org



   WIKIMEDIA COMMONS - BRUSSELS AIRPORT

Less is more : la d  croissance culturelle avec ou sans Covid

TEXTE : SERGE COOSEMANS

Certains n'ont pas attendu la crise de la Covid pour penser à des mod  les de production, de consommation et de repr  sentation de la culture, y compris musicale, qui s'  loigneraient du canevas capitaliste classique. C'est d'autant de plus en plus courant qu'à part les superstars, il devient vraiment difficile de vivre de sa musique sans multiplier les projets, les pistes, les id  es...   échelle r  duite, à destination de niches.

Blondie, les Ramones et les Talking Heads ont tous joué sur de grandes sc  nes, participé à de grands festivals. Pourtant, quand on évoque ces groupes aujourd'hui, on y associe toujours assez automatiquement le nom du CBGB's, un club new-yorkais ouvert entre 1973 et 2006 et dont la capacité legale n'était que de 350 personnes, 500 en se serrant bien contre l'avis des pompiers. Parce que c'est là, entre ces 4 murs délabrés et ses pissotieres douteuses, que s'est écrite la légende de ces groupes, la suite n'en étant qu'une confirmation. Dans quasi tous les styles de musique, il existe la mystique du 'petit club'. Roger Waters   Berlin, c'était 'quelque chose', du gigantisme qui remplit les mirettes. Mais c'est Pink Floyd à la Roundhouse de Londres le 15 octobre 1966 qui a changé des vies et lancé bien des vocations. 'Leur premier concert devant plus de 50 personnes', le groupe et le public tellement chargés au LSD qu'on ne sait en réalité pas très bien ce qu'il s'est réellement passé ce soir-là. « Une petite salle de concert ou une petite boîte de nuit, c'est une autre atmosphère. Les enjeux économiques réduits permettent d'aborder d'autres musiques, de jouer un rôle important pour les niches, les courants émergents, la sc  ne locale et de constituer ce tissu culturel dit alternatif si cher aux m tropolises. L'aspect communautaire s'y développe aussi plus facilement au-delà du sens civique. On parle souvent de safe place, ce qui donne un sentiment de liberté, de sécurité... »

C'est Mickey qui parle ici, en octobre 2020. Ancien DJ de l'écurie Dirty Dancing/Libertine Supersport, il passait un moment plus souvent des disques en Australie et en Colombie qu'à Bruxelles. Aujourd'hui, il est surtout connu comme l'un des fondateurs de Kiosk Radio, ce fournisseur réputé de DJ mixes sur Facebook. Voilà quelqu'un qui s'intéressait par ailleurs d j très fort, bien avant la crise de la Covid, à l'idée des 'circuits courts' et de la 'décroissance' appliquée au domaine culturel et musical. « Je pense qu'un projet à taille humaine est souvent plus à même de garder le contrôle sur son activité et l'impact qu'elle provoque sur son entourage. Dans de nombreux secteurs, on se rend compte que les petites structures sont souvent gages de qualité. Si on commence à attirer les masses, cela nécessite souvent de basculer dans d'innombrables standards, avec des impératifs financiers très différents.  a demande un service de sécurité renforcé, des grands annonceurs... et tout ça va forcément déshumaniser le rapport que les gens ont avec la structure. Certains y arrivent mais ces endroits sont en général assez rares », résume-t-il.

En 2012, le sociologue français Yves Michaud sortait *Ibiza, mon Amour*, une 'enquête sur l'industrialisation du plaisir'. Il y expliquait plutôt bien comment une  le surtout fréquentée par des hippies était devenue, en seulement quelques années, 'une marque'. Avec sa musique, ses m gaclubs, ses rituels, ses impératifs commerciaux et touristiques. Quasi tout comme Pink Floyd, en fait : petit groupe psychédélique vraiment aventureux et barré en 1966 devenu synonyme de gigantisme boursouflé 50 ans plus tard. Tout comme Werchter, un festival flamand très new-wave à ses débuts, aujourd'hui une affiche de pop-rock boomer surtout rassurante. Ou Dour, auparavant un petit festival borain à la programmation de m choui alternatif désormais présenté comme un grand rendez-vous estival et festif. Ou la techno, dans son ensemble, musique à l'origine réservée aux petits clubs radicaux et aux raves sauvages devenue au fil du temps bien davantage attachée à l'idée d'Ibiza et de Tomorrowland, justement. Pour Yves Michaud, ce n'est là rien d'autre que le capitalisme en marche et le critiquer ne sert pas à grand-chose.   quoi bon des dénonciations «  litistes ou moralisantes » tant que l'offre trouvera preneur, « des consommateurs qui non seulement ne se plaignent pas mais en redemandent » ? « En attendant la catastrophe économique, démographique, écologique, climatique – ou le Jugement Dernier. »

La Covid, donc ? Sans doute que non. Aussi sombre et imprévisible soit l'avenir de la Culture durant et après la pandémie, on imagine en effet toujours mal voir un jour David Guetta rétrogradé dans un bar du Parvis de Saint-Gilles pour 150 euros et 5 tickets boisson. La 'marque' Guetta ne peut se le permettre,

  moins de sortir du jeu capitaliste. Ou d'y être contraint pour survivre à la catastrophe. Au moment d'écrire ces lignes, le Jugement Dernier semblant toujours loin, cette idée de 'décroissance' reste donc principalement un choix personnel, qui peut être politique, social, pragmatique ou même un poil défaitiste, à l'image de ces nombreux musiciens qui ont bien compris qu'il est pour eux désormais impossible de gagner correctement leur vie avec une musique pas assez mainstream pour décrocher le jackpot et pas assez 'identitaire' pour se fédérer en mouvement social (comme peuvent ou ont notamment pu le faire la techno, le punk et le hardcore). Cela concerne donc surtout les acteurs d'un stade intermédiaire, les 'ni anonymes, ni célèbres, plus du tout underground mais pas fortement médiatisés'. En réalité, il s'agit donc moins de 'décroître' que de décider ne pas en vouloir plus.

Angèle, les Ardentes, Dour et PIAS n'ont sans doute pas cette liberté de choix. Surtout qu'après la crise sanitaire, il va falloir remplir les caisses, relancer la machine, combler le manque à gagner de 2020, peut-être même de 2021. Mais à côté de ces noms porteurs et autres mastodontes, il existe pléthore d'artistes, de labels, de soirées et de festivals qui ne manifestent aucune envie de grandir, comme le SuperVue et le Micro   Liège ou le P'tit Faystival   Petit-Fays, dans l'Ardenne namuroise. Chaque année, y vont environ 500 personnes.

Mickog – Kiosk Radio

« Je pense qu'avec un projet à taille humaine, on est souvent plus à même de garder le contrôle sur son activité. »

Christophe Piette, l'un des organisateurs, n'a jamais caché « ne pas chercher à en avoir 600 ». Parce que là aussi, cela exigerait plus d'organisation, davantage de stratégie, des sponsors, etc.   PetitFays, ce sont les entrées qui mettent l'argent dans les caisses et comme ce festival a pour cadre la Fête du Village, le public y vient aussi pour se mettre une race après les groupes, lorsque débute la soirée dansante animée par DJ New Sensation. 15 ans que  a dure. Sans subsides, sans sponsors. Mais avec un lien privilégié entre le public, les organisateurs, les groupes et ce DJ aussi improbable que légendaire (4 morceaux de Kraftwerk au début de chacun de ses sets et les cors de chasse de Saint-Hubert en plein milieu). Ce qui fait aussi vivre au public des choses un peu plus originales qu'un set de minimale allemande dans un grand festival. Ce qui rappelle surtout cette recherche d'authenticité et de développement durable cuisinés à toutes les sauces dans la sociologie contemporaine. DJ Mickey : « Dernièrement, j'ai remarqué que certains festivals se limitent maintenant volontairement à une faible capacité. De même, sortir sa musique sur cassettes ou vinyles à quelques exemplaires est devenu courant. On peut y voir par là peut-être une volonté et un besoin de contrôle sur sa communauté où certains privilégient encore un travail d'artisan qui manque cruellement de considération dans les médias. » L'artisanat, oui, voilà sans doute le maître mot résumant au mieux cet air du temps.

Un choix de vie plutôt qu'une étape de carrière...

Les duos, le nouveau

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Les collaborations ponctuelles entre deux interprètes sont devenues une étape incontournable dans un parcours musical. Les motivations ne sont pas seulement artistiques. Elles s'inscrivent aussi dans une stratégie permettant d'élargir son audience, de se repositionner et de mieux occuper le terrain digital à l'heure où les playlists dictent les goûts du consommateur. Enquête.

La semaine de septembre 2020 où cet article a été rédigé, sept titres sur les dix les plus vendus et/ou écoutés en streaming en Fédération Wallonie-Bruxelles étaient des duos ou des chansons comprenant des featurings (source : Ultratop). Dans les playlists d'artistes belges proposées par Spotify, cette tendance se précise aussi. Pour nous faire patienter avant son nouvel album attendu pour janvier 2021, Saule a ainsi placé en orbite *Mourir plutôt crever*, joli hymne à la résilience interprété avec Alice on the Roof. Les inséparables Caballero & JeanJass se sont invités, pour leur part, sur *Bla Bla Bla*, morceau figurant sur *aimée*, blockbuster de la rentrée signé Julien Doré. Sorti de ses ennuis de santé, Arno s'affiche quant à lui avec Zwangere Guy sur une reprise forcément décalée de Piaf. Arno prépare aussi un album piano/voix avec Sofiane Pamart, plus habitué à évoluer dans les sphères hip-hop. On citera encore l'album de Typh Barrow, *Aloha*, sorti cette année et boosté par deux duos, l'un avec la star malgache Gulaan, l'autre avec l'ange flamand Jasper Steverlinck.

Le duo serait-il devenu incontournable ? « Cette pratique a toujours existé mais elle a explosé avec l'avènement du streaming, analyse Ioan Kaes, juriste chez PlayRight, société qui gère les droits voisins des artistes belges. Avec le streaming, nous sortons du format 'album' au profit du format 'single', rappelle-t-il. Désormais un artiste ne peut plus se contenter d'enregistrer un album, de partir en tournée et de prendre deux ans pour faire le disque suivant. Il doit rester continuellement dans l'actualité. Un trop long silence pénalise ses statistiques qui servent à son référencement sur Google et aux algorithmes des plateformes de streaming. En période 'creuse', le duo et le featurings sont de bons outils pour occuper le terrain. En outre, ces collaborations donnent l'opportunité de toucher une autre audience. Si vous écoutez Arno sur Spotify, l'algorithme vous dirigera peut-être ensuite vers dEUS ou Balthazar, mais jamais vers un artiste hip-hop. En collaborant avec Zwangere Guy, même si ce n'est pas le but avoué, Arno va se retrouver sur des playlists urbaines. Et c'est pareil, dans le sens inverse, pour Zwangere Guy. »

Ouvrir les portes

Juliette Bossé a vécu ce cas de figure suite à sa double collaboration sur l'album *Pleine Lune II* de Scylla et Sofiane Pamart. Juliette



Alice on the Roof et Saule

a rencontré Scylla au Québec où elle se produisait avec RIVE, le groupe d'électro pop 'en français' qu'elle a créé avec Kévin Mahé. « Au départ, pourtant, il n'y a pas eu la moindre stratégie. Pour la chanson *Sauvage*, l'un des duos qui se trouve sur *Pleine Lune II*, Scylla m'a proposé d'écrire ma partie de texte. En concertation avec Kévin, j'avais demandé à Scylla que cette collaboration soit labellisée 'Scylla featuring RIVE' et non 'Scylla featuring Juliette'. Le clip de *Sauvage* a dépassé les 250.000 vues sur YouTube. Ça nous a ouvert des portes, le nom RIVE a circulé dans d'autres sphères. » Juliette a également enregistré des duos avec la chanteuse suisse Sandor. Elle vient aussi de prêter sa voix sur le projet du livre-audio jeune public *Duncan et la petite tour Eiffel* du compositeur Jérôme Attal. « Ce n'est pas un truc de manager ou de label. C'est le fruit de rencontres sur le terrain. C'est de l'ordre de l'humain et de l'artistique avant tout, insiste-t-elle. Ces collaborations me permettent de sortir de ma 'bulle' RIVE. Un duo donne moins de pression. J'apporte ma personnalité, mais je ne dois pas tout contrôler. Ces expériences sont inspirantes et nourrissent notre projet RIVE. Notre prochain album comprendra, du reste, un featurings. »

ticket gagnant

Ioan Kaes - PlayRight

« Par définition, un duo, c'est deux individus et donc deux points d'entrée dans une playlist. »

devenu mon plus gros succès. D'un côté, je suis ravi d'avoir été numéro un en France plusieurs semaines d'affilée. Cela m'a permis de jouer partout. Mais il y a aussi le revers de la médaille. C'était ma chanson et mon disque, mais les gens demandaient toujours 'c'est qui ce mec qui chante avec Charlie Winston?'. Passé l'effet du single, il n'y a pas eu de vraie identification en France. »

Une stratégie qui paie et qui coûte

Du côté des labels et des maisons de disques, il ne faut en effet pas se mentir. Le duo et le featurings s'imposent avant tout comme des armes de marketing pour maintenir une présence permanente, relancer des carrières, profiler un chanteur émergent ou conquérir de nouveaux territoires. On se rappelle ainsi cette anecdote racontée par un célèbre rappeur belge qui venait de signer sur un gros label français. « Lors d'une réunion à Paris, un directeur artistique m'a dit : Pour que ton album perce chez nous, il te faut des duos et des featurings avec des Français. Il m'a alors ouvert un fichier Excel sur lequel se trouvaient les noms de la plupart des poids-lourds du hip-hop hexagonal avec les tarifs qu'ils demandaient pour une collaboration. Tout était détaillé : autant pour une intro, autant pour une outro, encore un peu plus pour un refrain complet. » « À l'heure où est tout mesurable en temps réel, cette attitude ne m'étonne pas, poursuit Ioan Kaes. Par définition, un duo, c'est deux individus et donc deux points d'entrée dans une playlist. Mais là encore, ce n'est pas nouveau. Dans les années 80, après ses années Wham/boys band/poster pour adolescentes, George Michael s'achetait une crédibilité et un public adulte en chantant I Knew You Were Waiting avec la très respectable Aretha Franklin qui a pu, pour sa part, toucher le jeune public scotché à MTV. Pour moi, ce phénomène ne fera que s'accroître d'autant plus que les maisons de disques préfèrent investir dans des individualités et des gros 'coups' en single. Pour un groupe, comme on le voit en rock, le duo est moins vital. C'est aussi le genre musical qui fonctionne encore le plus dans un esprit 'album'. »

Loin d'être isolé, l'exemple de RIVE montre que l'exercice du duo n'est pas qu'un simple gadget marketing. « Même quand l'idée ne vient pas d'eux, les artistes sont assez grands pour dire oui ou non, souligne Ioan Kaes. Une fois qu'il se concrétise en studio, le duo est validé artistiquement. Arno et Zwangere Guy, ça a du sens. Bien que de générations et de styles musicaux différents, ils défendent les mêmes valeurs. »

Outre son duo avec Alice on the Roof, Saule annonce, lui aussi, d'autres collaborations (avec Faces On TV, notamment) sur son album à venir en 2021. « Quand j'ai commencé le travail en studio sur ce disque, je me suis vite rendu compte que je tournais en rond et que je me répétais. Travailler avec d'autres artistes me permet d'échanger et de sortir de la routine. On fait quand même un métier où les contacts et les rencontres sont importants », explique celui qui avait pourtant connu une expérience douce-amère en 2012 avec *Dusty Men*, son fameux duo Charlie Winston. « Charlie réalisait alors mon album *Géant*. Il est venu mettre sa voix sur *Dusty Men*. Tout ça s'est fait de manière spontanée même si, c'est vrai, mon label y voyait une bonne opportunité pour percer en France. C'est



Le rappeur liégeois Bakari

© @4:44TV

Rap sur braises ardentes

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Connue pour ses gaufres et ses boulets, son pékèt et ses rockeurs déjantés, la ville de Liège est aujourd'hui l'épicentre d'une révolution musicale. À quelques kilomètres de la capitale, la Cité ardente prépare en effet sa réponse à *Bruxelles arrive*. Solidaires et talentueux, professionnels et organisés, les artistes liégeois infiltrèrent le rap game en masse. Les dés sont jetés. La partie peut commencer.

« **L**a situation que nous connaissons en ce moment à Liège est comparable à celle de Bruxelles en 2013 », annonce Sboy qui, du haut de ses 20 ans écrit l'avenir du rap francophone en compagnie de son ami Moji. « Tout est sur le point d'exploser, confirme ce dernier. Il ne manque plus que le détonateur. Il faut que quelqu'un appuie sur le bon bouton pour tout faire péter. » Du côté de Grivegnée, le point de vue du duo est partagé par Bakari, ambassadeur d'un rap mélodique au potentiel de séduction surdimensionné. « Notre ville se cherche encore un Damso ou un Hamza, explique-t-il. La scène bruxelloise s'est forgée d'une identité autour de quelques personnalités. Pour émerger, notre communauté doit, elle aussi, pouvoir s'appuyer sur une tête de série. Dès que les projecteurs seront dirigés en bord de Meuse, tous nos talents sortiront de l'ombre. C'est une évidence. » Par son nombre d'habitants, Liège est la 3^e agglomération du pays, juste derrière Bruxelles et Anvers. Autant dire que la ville a effectivement une carte à jouer dans le 'rap game'. Ces derniers mois, de nouveaux venus chatouillent d'ailleurs l'actu avec des flows multiples et variés : LucVs, Listoo, Kalikal, Di Rose, OGR Music, Fleur, MVLLOS, Kreephagod, UziGang ou AÂ se démarquent aisément. Sans parler des voisins Slim Lessio (Spa) et Green Montana (Verviers). « C'est d'autant plus intéressant qu'il existe une forme de solidarité entre les artistes liégeois », confie Absolem, ancienne force vive du collectif Hesytap Squad, désormais détaché en solo avec une collection de morceaux super costauds. Les principaux acteurs de la scène locale se serrent les coudes. Après, il m'apparaît essentiel de faire tomber les murs de la ville en collaborant avec des gens venus d'ailleurs. » Pour ça, le rappeur sait y faire. Entre trap, boom bap, futurisme et culture old school, Absolem assemble ses textes en compagnie de Caballero & JeanJass, Assy (L'Ordre du Périph) ou Small X, moitié du groupe marocain Shayfeen. Tout ce beau monde est à l'œuvre sur *Toxcity*, une mix-tape sortie en deux temps durant l'été. « Le titre de ce projet est une référence directe à l'un des surnoms donnés à la ville de Liège. Je voulais lancer ma carrière sur de bonnes bases. En cela, c'est logique de faire un clin d'œil à mon point de départ. Ma passion pour le rap est née en plein cœur de Liège. C'est ici, à *Toxcity*, que j'ai tout appris. »

Évolution des mentalités

Pour Bakari aussi, la ville est riche d'enseignements. Né en 1996 dans le Nord-Kivu, ce dernier débarque à Liège en 2004. « À notre arrivée, ma famille s'est installée à Sclessin, retrace-t-il. Dans le quartier, tous les jeunes écoutaient du rap. C'était incroyable. Moi, je ne connaissais que

50 Cents. C'est le seul rappeur qui avait percé en Afrique. Jusqu'alors, mon univers musical se limitait à la rumba congolaise de Koffi Olomidé et à toutes les vedettes de la variété française. D'un coup, je captais qu'il existait une autre galaxie, située à des années-lumière des chansons de Patrick Bruel et Francis Cabrel... Cette culture hip-hop m'a tout de suite passionné. » À 16 ans, Bakari pose les pieds dans un véritable studio d'enregistrement. « À l'époque, je concevais le rap comme un loisir. Évidemment, je rêvais de faire carrière là-dedans. Mais la raison me rappelait à l'ordre : je vivais à Liège et, ici, il n'y avait aucune plateforme de promotion pour diffuser cette musique et permettre à des gens d'en vivre. » Aujourd'hui, Bakari est l'un des nouveaux protégés de l'écurie Columbia Records. Signé en France, distribué par Sony, le Liégeois prépare activement la sortie d'un disque annoncé pour 2021.

Bakari

« Dès que les projecteurs seront dirigés en bord de Meuse, tous nos talents sortiront de l'ombre. »

Sa vie a changé, sa ville aussi. Meilleur exemple ? Les Ardentes. Rendez-vous incontournable de l'été dans la cité, le festival a fait ses preuves en déroulant une affiche pop-rock, chanson et électro. Dès 2015, pourtant, l'événement s'est métamorphosé pour devenir l'une des plus grandes vitrines estivales du rap en Europe. « Je me souviens parfaitement de ce changement de paradigme, confie Absolem. C'est là que j'ai capté que le rap avait enfin trouvé sa place dans la société. Avec du recul, je suis persuadé que les organisateurs se sont adaptés à la situation. Ils n'ont pas été un moteur de changement. Les Ardentes se sont accordées aux habitudes de consommation d'une nouvelle génération de festivaliers. C'est intelligent. Parce qu'au final, cela gé-

nère une émulation positive dans les rangs du rap liégeois. En cela, le festival n'est peut-être pas à l'origine d'un changement radical dans les pratiques musicales. Mais il a certainement contribué à faire évoluer les mentalités. » Tout comme Spray Can Arts. Implantée au numéro 6 de la rue en bois, l'association regroupe plusieurs collectifs artistiques liégeois. Graffiti, breakdance, rap, DJing et créations graphiques sont à l'origine de différentes initiatives urbaines (stages, ateliers, expositions, concerts, etc.). « Les infrastructures et les événements étiquetés hip-hop se développent petit à petit. Mais ça reste un phénomène émergent. Il y a encore du travail », souligne Absolem.

Pablo Escobar vs Starflam

« Notre ville ne s'est pas encore complètement imposée dans le rap game, confirme Moji. L'avantage, c'est que les artistes sont dans une position d'outsiders. Du coup, ils n'ont rien à perdre. Ils osent tout. » Dans le genre, Venlo débarque dans l'arène avec ses ballades rappées sans concession. À l'heure de dévoiler les morceaux de son nouveau projet, celui-ci expose son point de vue : « À Liège, toutes les familles du rap sont représentées. Le menu est copieux : il y en a pour tous les goûts. » Cette diversité semble néanmoins s'accompagner d'une approche singulière. « Tous les rappeurs du coin sont authentiques, assure Bakari. Ils ne trichent pas. Leurs textes tournent rarement autour de clichés bling-bling. Pourquoi ? Parce que les diamants et les voitures de luxe ne font pas partie du décorum. Les clips montrent le vrai visage de nos quartiers, les morceaux sont raccords avec la réalité des habitants. Chez nous, le rap est un mode de vie, pas des sornettes racontées par des types qui se prennent pour Pablo Escobar. » C'est que le style du terroir s'inscrit dans le prolongement d'une histoire. « Avant d'être artiste, je suis un mélomane, poursuit Bakari. J'entretiens des connaissances encyclopédiques sur le rap. C'est comme ça que j'ai découvert les sons de L'Hexaler, mais aussi ceux de Starflam. La plupart des jeunes de la région ne connaissent pas ces noms. C'est dommage. Parce que l'ADN du rap liégeois coulait déjà dans les veines de ces gars-là. » Pour sa part, Venlo prend exemple sur les anciens. « J'avais deux ans quand Starflam a sorti son premier album, dit-il. La musique n'est plus très actuelle, mais ce groupe a posé les bases d'une culture dans la ville. Starflam s'est distingué à l'échelon national en parvenant à capter l'attention du public et des médias. Si notre génération veut franchir l'étape supérieure, elle devra faire de même... »

La révolution Tipik ?

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Lancée à la rentrée, la plateforme radio-télé-digitale de la RTBF souhaite séduire tous les 25-39 ans.

Une opération de charme qui passe aussi par un relifting de sa programmation musicale. Larsen fait le point.



7 septembre 2020, 6 heures du mat'. C'est parti! En gestation depuis dix-huit mois à la RTBF, la plateforme Tipik prend son envol en radio (bye bye Pure) et en télé (so long La Deux) et un peu partout en digital. Cible de cette nouvelle 'marque'? Les 'millennials'. Soit, dans la terminologie Reyers, les 'jeunes adultes' ou, pour les sociologues, la 'génération Y'. «Tipik vise les actifs de 25-39 ans, précise Detchenma Smeesters, cheffe éditoriale de Tipik, radio & digital. En radio, Pure ciblait déjà cette audience, mais notre objectif est de la toucher encore plus largement. Nous avons revu la ligne éditoriale, mis à l'antenne de nouvelles voix, créé de nouveaux rendez-vous, mais nous restons fondamentalement une radio 'musicale'.

À son lancement en avril 2004, Pure FM avait ouvert les ondes avec *Pure morning* de Placebo, tandis que Classic 21 poussait le *Beautiful Day* de U2 pour son baptême. Ce 7 septembre, *La matinale de Djé* lance la programmation musicale de Tipik avec un titre qui a également valeur de symbole: *Blinding Lights* de The Weeknd. Dix minutes plus tard, ce sera le Londonien Joel Corry avec le très commercial *Head and Heart*. Quelques jours plus tard, on tend l'oreille l'après-midi. La pétillante Lucille tente de mettre du soleil dans le cœur des auditeurs (qu'elle appelle ses 'petits chats') avec une playlist finalement très 'feel good' où on reconnaît Ariana Grande, Diplo et Dua Lipa. Plus loin, il y aura aussi Blanche et un tube 2.0 de Linkin Park, seule incarnée dans ce qu'on pourrait appeler du rock indie.

«Le relifting de la programmation musicale avait déjà été amorcé sur Pure voici un an, rappelle encore Detchenma Smeesters. La playlist de Tipik s'articule autour de trois segments: les sons du moment, des découvertes et des morceaux 'souvenirs' puisés dans les années 90/2000. Nous sommes persuadés que c'est cette recette qui va nous permettre de toucher un public plus large. À chaque heure, il y a une représentation de ces trois catégories,

même si on passe beaucoup plus de nouveautés en soirée. » Les quotas imposés (10% de chanson en français, 12% de productions de la Fédération Wallonie-Bruxelles) ne sont pas considérés comme des contraintes. «C'est dans notre ADN et il y a beaucoup de qualité en Fédération. Sans qu'il y ait des passe-droits, on mise évidemment beaucoup sur ce qui se fait chez nous. Nous poussons en avant des coups de cœur, on prend des risques, on fait des choix. Non seulement, nous sommes souvent les premiers en radio à lancer le single d'un artiste émergent, mais nous l'accompagnons aussi dans son développement. Pour le genre 'rock', je reconnais qu'il y en a moins qu'il y a cinq ans. Mais on en passe encore. Il ne faut pas oublier que nous sommes tributaires du marché. Si notre public consomme moins de rock, ce paramètre se reflétera sur notre programmation. »

Une telle révolution ne se transforme pas du jour au lendemain en plébiscite et se mesure encore moins après une seule vague d'audience. «Je pense qu'on a réussi notre lancement, nous disait néanmoins Detchenma Smeesters un mois après le lancement du Tipik. Nous savons d'expérience qu'il y a toujours des réfractaires au changement, mais nous sommes confiants et nous serons encore plus heureux quand Tipik pourra aller sur le terrain à la rencontre de son public. » Interrogé par *L'Écho*, le patron de la RTBF Jean-Paul Philippot affirme, pour sa part, ne pas envisager d'appliquer cette stratégie à d'autres publics et de fusionner d'autres marques de la RTBF, comme La Une avec La Première. «Il faut d'abord que nous digérons ce lancement et voir s'il répond à nos attentes. Après on verra. »

Après avoir délocalisé son 'prime' de début de soirée aux Nuits Botanique, Tipik reprendra son bâton de pèlerin sur les festivals 2021. Et pour les fans de guitares indie, il y a aussi Jam, la radio web de la RTBF lancée (trop) discrètement en 2019.

Les sorties

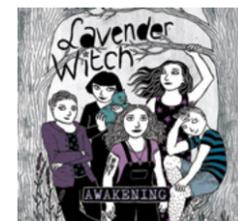


Primero

Serein

Labrique

Ces derniers mois, les forces vives de L'Or Du Commun se sont dispersées. Loxley a pris les commandes d'une émission radio sur la RTBF, tandis que Swing s'est révélé en solo via un disque aussi précis que précieux. C'est aujourd'hui au tour de Primero de tirer son épingle du jeu. Profitant de la pause Covid, ce dernier publie *Serein*, un EP assemblé avec le soutien de producteurs comme Phasm ou PH Trignano. Sur ce disque, Primero-le-rappeur s'affirme en tant que chanteur. «Pour ça, je ne peux négliger l'influence de mon entourage. J'ai beaucoup appris au contact de Swing et Lous and the Yakusa, par exemple. Mais j'ai encore du boulot. Chanter correctement, ça demande du temps. » Sur la 'bonne voix', Primero impose un style qui, en moins fanfaron, évoque parfois celui de Lomepal (*Masterpieces*, *Longues heures*). Le titre du EP est aussi celui d'un morceau prémonitoire. Serein met en effet le doigt sur les risques du métier («On bosse pour que les autres s'amusent. Puis, on fait la fête quand les rues sont désertiques. Jolie fille et petit morceau de plastique. Croisons les doigts pour que cette nuit de grabuge ne fasse pas le titre des articles.») Écrit durant le confinement, ce morceau entretient à présent des liens ténus avec l'actu. Impossible, évidemment, de ne pas songer aux récentes déconvenues de l'ami Roméo Elvis. «Au début, l'insouciance est la norme, résume Primero. Mais une fois que le succès s'invite, il faut protéger son image et son intimité. Dans ce milieu, il faut être attentif au moindre détail. Chaque geste compte. Chaque parole est entendue... Le texte de Serein évoque les incertitudes de notre profession. En musique, la réussite tient à de nombreux paramètres. Le talent ne suffit pas. Il faut un peu de chance, compter sur un bon entourage, être capable de se vendre, mais aussi avoir une bonne hygiène de vie. À cela s'ajoute la difficulté de se projeter sur le long terme. C'est d'autant plus vrai aujourd'hui. Si je devais arrêter la musique demain? Je miserais sur l'autosuffisance et la simplicité, sans doute un boulot plus manuel et concret. » En attendant, Primero fait le taf et assure le service après-vente. — NA



Lavender Witch

Awakening

Records DK

C'est l'histoire de cinq sorcières punk féministes bruxelloises... qui ont des choses à dire! Canal utilisé: un style qui oscille entre le grunge des années 90 et le rock occulte, avec des morceaux tantôt bien rythmés tantôt plus lents et sombres. On est en plein mouvement Riot Grrrrl contre le patriarcat et la société actuelle. Ce premier album, composé de 9 titres, est prometteur. Les musiciennes se portent l'une l'autre, le tout est cohérent. Le chant est tantôt doux et mystique tantôt plus engagé et criard. Il reste des petites choses à améliorer au niveau des intros, du placement de certaines ambiances mais, au contraire du contenu du titre *Strange Girls*, ces filles gagnent à être connues et écoutées! L'album se termine par le titre *Spell*, incantation d'appel à la révolte et d'éveil qui rappelle le titre de l'opus. — IB



Ascendant Vierge

Vierge

Live From Earth Klub

Faut-il encore présenter Mathilde Fernandez? Objet Musical Non-Identifié, artiste (féminin-) plurielle et personnage fantasque, la chanteuse conjugue chant lyrique, synthés grandiloquents, trash attitude et poésie baroque. Nous l'avions laissée en janvier à ses rêves diaphanes d'Amérique postapocalyptique, pour la sortie du EP *Final Vegas*. Elle revient aujourd'hui en tandem, aux côtés du DJ et producteur Paul Seul (collectif Casual Gabberz). Un vrai coup de cœur musico-amical qui a donné naissance à *Ascendant Vierge*, nouveau terrain de jeu pour Mathilde, ravie de pouvoir ici augmenter le curseur niveau intensité et surtout faire danser. Sept titres au menu 90's et éclectique, naviguant entre influences indus, métal ou hardtek. La balade de *Mad Max* à Tomorrowland... Avis aux amateurs de sensations fortes. — NC



Müholos

Psychosomnia

Freaksville Records

Obsession pour de nombreux artistes cherchant à faire parler d'eux, le 'storytelling' est l'art d'emballer sa musique sous un récit vendeur ou, du moins, alléchant. Dans le genre, l'histoire de Müholos culmine à un niveau stratosphérique. Invention prétendue d'un scientifique allemand (l'énigmatique Docteur Müller), l'étrange robot est, en lui-même, une solide accroche narrative. Fruit d'un scénario rocambolesque, cet androïde extralucide explore des galaxies reggae, dub et discoïdes à l'aide de son vocodeur et d'un synthétiseur vintage. Au taquet, Müholos s'active aujourd'hui derrière les manettes de *Psychosomnia*, un premier album aux vertus électromagnétiques. En sept morceaux dansants et rétrofuturistes à souhait, le robot s'éveille en sauveur de l'humanité. — NA



The WRS

The WRS

Gazer Tapes / Rockerill Records

Du côté de Charleroi, la centrale électrique tourne à plein régime. Four-nisseurs officiels d'énergie, les trois musiciens de The WRS recyclent les matières psychédélices sur un premier disque assez hallucinant. Punk dans l'âme, le trio secoue guitare, basse, batterie et claviers par-dessus le grand grimoire du rock garage. Quelque part entre les tours de passe-passe de Ty Segall et les sortilèges de John Dwyer (Thee Oh Sees), le groupe carolo ravive les pratiques occultes de quelques sorciers de la pédale fuzz (The Seeds, Count Five, The Standells). Radicale et super frontale, la musique du trio ne se résume pourtant pas à quelques brûlots bombardés en plein rush. Sûr de ses forces, le groupe multiplie en effet les échappées au long cours (*Byzance*, *Nipby*, *Inavouable*). Sans jamais perdre de son intensité. Grosse performance. — NA



Darrifourcq – Hermia – Ceccaldi

Kaiju Eats Cheeseburgers
Hector

Pour Manuel Hermia, c'est l'un de ses projets les plus chers car singulier : un trio unissant au saxo, le batteur et percussionniste français Sylvain Darrifourcq ainsi que son compatriote, le violoncelliste Valentin Ceccaldi. Pour ce deuxième opus, le band a poussé très loin le bouchon, entre jazz, improvisation et musiques actuelles, entre des moments d'une intensité incendiaire et d'autres, d'un calme presque inquiétant. L'originalité du combo tient bien évidemment à son instrumentarium, sans piano ni basse, mais avec un violoncelle aussi rythmique que mélodique et qui sonne parfois comme si l'électronique s'en mêlait. « *C'est du violoncelle préparé, explique Manu Hermia, parfois il y a des pinces à linge, parfois des ressorts, mais il n'y a aucun autre effet.* » Le violoncelle occupe une position centrale, une assise répétitive et mouvante à partir de laquelle le saxophoniste et le batteur percussionniste peuvent se lancer dans leur délire « *à l'énergie free rock punky* ». « *J'ai beaucoup travaillé les multiphoniques, dit Manu Hermia, le doigté du saxo produit plusieurs sons en même temps, pas toujours justes d'ailleurs. Ce procédé, courant dans la musique contemporaine et le langage improvisé, j'avais envie de l'intégrer dans mon environnement.* » Cet album, réalisé par « *les sauvages* », selon l'expression du saxophoniste belge, a d'ailleurs tout l'air gorgé d'impro, mais : « *C'est très structuré, les thèmes sont écrits, comme les paliers où l'on se rencontre. L'espace pour solos à l'air free, mais on sait exactement jusqu'où l'on peut aller.* » Au point jusque dans ses extrêmes, la musique de ce trio infernal explore des espaces inouïs, non sans enjeux philosophiques, spirituels voire humoristiques. – **DSi**



Rêve d'Éléphant Orchestra

Dance Dance
Igloo Records/W.E.R.F. Records

Dance Dance, c'est un peu un rappel que l'histoire de Rêve d'Éléphant a commencé avec la danse, il y a vingt ans : un spectacle pour une danseuse, avec les percussions de Michel Debrulle et le trombone/tuba de Michel Massot. C'était juste avant de devenir un septet, au line-up changeant : cette fois, un percussionniste est parti mais il y a l'apport important de Louis Frères, bassiste et aussi compositeur de *Danse, Danse, Danse*, et l'arrivée d'un nouveau trompettiste, l'Allemand Christian Altehülshorst. Le mouvement et le rythme sont toujours aujourd'hui dans les gènes de l'orchestre dès le premier thème, BK : « *Ce morceau a été composé par Michel Massot pour accompagner un film de Buster Keaton où il y avait un vieux 'tchouk-tchouk' sur lequel on jouait une rythmique plus lente.* » Les références à la musique classique ne sont jamais loin : du 14^e siècle avec Jacoppo di Bologna dans *Pourquoi pas un Scampi*, à Stravinsky sur *Odyssée 14*, cette fois c'est d'Olivier Messiaen dont s'inspire Pierre Bernard : « *C'est une courte citation extraite du Quatuor pour la Fin des Temps, dans la partie Danse de la Fureur pour les sept Trompettes* ». D'où le titre *Fureur Volatile*. Point d'intellectualisme prétentieux dans ces inspirations, la musique de 'REO' respire avant tout le plaisir, la générosité, l'exubérance et provoque une irrésistible envie de bouger, de dodeliner. À noter aussi que pour ses 20 ans, l'orchestre signe ici une coproduction W.E.R.F. Records et Igloo Records, le label des débuts du Collectif du Lion. – **JPG**



La Crapaude

Gote d'Ewe
Homerecords

Quatre 'crapôdes' – la crapaude est la petite amie, l'amoureuse – qui se mettent au wallon en chanson, c'est quelque chose ! Cramignons liégeois, berceuses des Ardennes et du Borinage et autres joyeusetés de notre Wallonie profonde reprennent des couleurs en s'inspirant du baroque, de la musique d'église comme de la musique d'aujourd'hui – on cite Arvo Pärt ou Björk... Avec pour seul instrument les percussions multiples de Max Charue, Charlotte, Sabine, Pascale et Marie sortent nos traditions de l'oubli, évoquant aussi bien la rivière impétueuse, l'Ardenne sauvage que la femme mal mariée. Un revival wallon bien sympathique, plein de fraîcheur et qui révèle toute son espièglerie sur scène. Nenni li Wallon n'est nin mwért ! – **JPG**



Melfiano

Les Choses Simples
Autoproduction

Garçon optimiste, voire un tantinet idéaliste, Melfiano transpose ses valeurs de référence dans un disque de rap animé d'excellentes intentions. Baptisé *Les Choses Simples*, ce deuxième album raconte l'ordinaire sans feu d'artifice ni excentricité. À défaut de vendre du rêve, Melfiano sert du vrai à l'écart du grand trip mégalo-mane. Épaulé par les productions d'El Gaouli (Demi Portion, Kool Shen, Scylla) et par les scratches du redoutable DJ Eskondo (Caballero & JeanJass), l'artiste débite quelques tranches de vie avec passion et sincérité. De ses problèmes de voisinage (*Mon voisin*) aux joies de la paternité (*Jeune papa*), c'est tout le quotidien de Melfiano qui est passé au peigne fin. Toujours pressé d'attaquer le week-end (*Vendredi*), jamais à court de bonnes ondes (*Positif*), le rappeur de Soignies pose un flow incisif sur des textes sensibles, teintés de fantaisie et d'une touche d'humour bienvenue. Sans révolutionner les codes du hip-hop, Melfiano amplifie son capital sympathie. Voilà qui peut rapporter gros. – **NA**



Pedigree

Connected?

Black Basset Records/
Rockerill Records

Vous n'êtes pas obligés de les croire quand ils disent être originaires de NGC 224, la galaxie d'Andromède en langage de tous les jours. Pedigree, c'est le 'Tournoi All-Stars' en mode garage punk. Dans ce quatuor voix/guitare, guitare, basse et batterie, on retrouve ainsi des agitateurs déjà croisés chez Sects Tape et Thee Marvin Gays. Après un EP (2017) et un album (2019), voilà un nouvel EP de sept titres pour s'extirper du corps le moindre bout de Covid. C'est moins extrême dans l'expression qu'un Cocaine Piss ; avec *On my own*, on naviguerait du côté de Parquet Courts version malpropre. Mais ça joue vite, sec, fun, souvent sous les trois minutes. Exception notable : *The nomad*, un titre 'ancien' redéveloppé, auquel les cordes et la rythmique confèrent un peu plus de densité et de noirceur, bien intéressantes. – **DS**

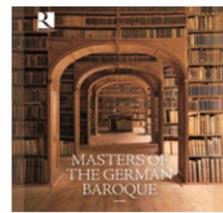


Kaito Winse

Kaladounia

Rebel Up! Records

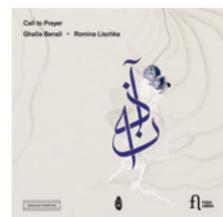
Kaito Winse est originaire d'une famille de griots musiciens issus du Burkina Faso. Il est véritablement le messager de leurs traditions. Son premier album en solo, *Kaladounia* ('Ici le monde'), s'inscrit dans cette idée de perpétuation et de transmission, entre tradition et spiritualité (et chant d'amour, *J'aime t'adorer* seul morceau chanté en français). Il a capturé sur enregistrement divers chants adressés aux ancêtres ou aux nouveaux-nés ou encore en prise directe avec la terre et en communication avec la nature, des chants soutenus par le tambour, l'archet et des flûtes traditionnels, d'une voix très touchante, particulière et puissante... Tout ici respire l'authenticité et la sincérité. – **FXD**



Masters of The German Baroque

Outhere/Ricercar

Pour célébrer l'épopée peu banale de Ricercar, Jérôme Lejeune aurait pu puiser dans son catalogue de 400 titres et proposer un survol significatif des enregistrements qui ont marqué son label. « *Une idée que j'ai abandonnée, assume-t-il, car je voulais que ce coffret anniversaire ne soit pas qu'un melting pot de rééditions. Et comme la musique sacrée allemande du 17^e siècle constitue depuis toujours l'un des axes majeurs de ma démarche, j'ai profité de l'occasion pour proposer cette anthologie.* » Ce qui donne en effet à cette grosse boîte de 31 CD et de 40 heures de musique son caractère unique. Et pour tout dire exceptionnel. Car le grand âge baroque allemand, riche de toute la musique sacrée luthérienne nourrie par d'immenses compositeurs, de Buxtehude à Bach, est un jalon essentiel dans l'histoire de la musique. « *Cette époque m'a toujours fasciné, souligne Lejeune. Les luthériens ont vraiment transcendé musicalement la notion de la foi, en associant étroitement, avec beaucoup de théâtralité, la ferveur religieuse, la polyphonie et l'influence italienne.* » Cet épais coffret anniversaire propose dès lors pas moins de 75 compositeurs – de Abel à Zachow – défendus par une quinzaine d'ensembles de haut vol – du Chœur de Chambre de Namur à Clematis et à L'Achéron – et portés par autant de solistes prestigieux, du regretté Henri Ledroit à Claire Lefilliâtre, Bernard Foccroulle, Bart Jacobs et tant d'autres talents. Un coffre aux trésors où chaque CD est une pépite. – **SR**



Romina Lischka / Ghaliya Benali / Vincent Noiret

Call to Prayer

Outhere/Fuga Libera

Loin des chemins tant de fois tracés, à mille lieues des pseudo-musiques du monde à la sauce occidentale, la rencontre lentement mûrie entre la remarquable gambiste autrichienne Romina Lischka et la captivante chanteuse et poétesse tunisienne Ghaliya Benali, accouche d'un disque d'exception. Envoûtement garanti pour qui acceptera de se laisser envelopper par ces sonorités nées de trois univers que rien ne devrait a priori rapprocher – la viole de gambe du 17^e siècle, les ragas indiens et la musique arabe. Non, rien, si ce n'est leur authenticité portée par des musiciennes d'exception, accompagnées de l'excellent contrebassiste Vincent Noiret. « *Call to Prayer*, précise Romina, célèbre le lien universel qui réunit les êtres, et dont l'association de nos langages musicaux personnels se veut la démonstration. » Laquelle est d'autant plus limpide que la gambiste s'est toujours nourrie, aussi, de la musique classique du nord de l'Inde et du chant dhrupad qu'elle a étudiés à Delhi et à Pune. Quant à la voix fascinante de Ghaliya Benali, elle est l'autre source de la secrète alchimie qui unit avec une telle évidence la musique baroque de Marin Marais, les mélodies arabes et les ragas indiens. Mais s'il est tentant de percevoir un message philosophique et politique dans cette superbe rencontre, on se trompe. « *C'est une question que l'on nous pose parfois, sourit Romina. La réponse est beaucoup plus simple : il s'agit d'un disque d'amour, rien de plus...* ». Par les temps qui courent, c'est déjà énorme. – **SR**



Bertier

Feu.E

Igloo Circle

Après *Dandy* (2015) qui sondait le thème de l'eau et *Anna & Roby* (2017) centré sur l'air, Bertier met la main à *Feu.E*, troisième volet d'une quadrilogie aussi ambitieuse qu'iconoclaste. Animé par le dandy crooner Pierre Dungen, Bertier sublime sur cet album généreux (16 titres, 49 minutes) la notion de collectif emmenant dans sa folie créatrice musiciens, interprètes, mais aussi la photographe Lara Herbinia et le dessinateur Alain Dauchot. Mais derrière cette générosité humaine et des contraintes inhérentes au concept, la musique se suffit aussi à elle-même. Jongleur des mots et orfèvre des sons, Bertier nous emmène sur des terres labourées par Bashung, Manset, Daniel Darc voire Thiéfaïne. Toutes des références liées à la tradition de la grande chanson française que Dungen réinvente aussi à sa manière. Avec un pied se posant dans la pop (*Feux Follet* et ses cuivres exaltants, *Des nouvelles du front*), un autre dans l'épure organique (*À nos heures, 13th Floor* qui fait songer à Charlélie Couture). Et comme pour marquer encore un peu plus sa quête pluridisciplinaire, le format physique de *Feu.E* se présente sous la forme d'un livre-album de 24 pages. Du beau travail. – **LL**



Daniel Hélin

Pingouin

Naïf Recordz

Comédien énervé, citoyen militant, Daniel Hélin poursuit ses explorations musicales. Engagé sur les routes d'un itinéraire alternatif, le chanteur privilégie le hors-piste dans les contrées reculées de la chanson française. Loin des mélodies linéaires, à l'écart du traditionnel couplet-refrain, le punk sans chien

Retrouvez la liste de toutes les sorties
www.conseildelamusique.be

met son imaginaire débordant au service d'un répertoire totalement débridé. Enregistré en compagnie du batteur Louis Evrard (Under The Reefs Orchestra) et du multi-instrumentiste Gil Mortio (Joy As A Toy), *Pingouin* est un album atypique. À la jonction du pamphlet, de la poésie et d'un dadaïsme assumé, Daniel Hélin sert des textes déviants, délirants et, pourtant, parfaitement assortis aux réalités d'un monde en quête de nouveaux idéaux. Entre quelques lignes de basse funky et des arrangements électroniques, les douze chansons de ce drôle d'oiseau téléportent l'héritage de Boris Vian et les délires de Philippe Katerine sous une drache nationale. Dans le genre rafraichissant, difficile de faire mieux. – **NA**



**Damon Brown &
Stéphane Mercier Quintet**

The Road

Hypnote Records

Aimer le bop et le hard pop, ça ne se commande pas. On l'a dans le sang ou pas. Et il faut bien admettre que le saxophoniste Stéphane Mercier en est bien contaminé. C'est le cas aussi du cornettiste anglais Damon Brown. Voilà des années que ces deux musiciens explorent cette filière et il fallait bien qu'ils se rencontrent un jour. Après quelques concerts à Londres et à Séoul (où vit Damon) il était évident qu'un disque finisse par concrétiser ce coup de foudre. Réunis autour de Darren Beckett (dm), Nic Thys (cb) et Igor Gehenet (p), les deux souffleurs se sont partagés des compositions pleines d'énergie et d'éloquence. Et, le temps d'un « presque standard », le trompettiste en profite même pour démontrer aussi ses talents de crooner. *The Road* est un bien bel album, excitant et très équilibré, qui rend fièrement hommage à l'immortel hard bop ! – **JP**



cabane

TEXTE : FRANÇOIS-XAVIER DESCAMPS / PHOTO: ÉLISE PEROI

Thomas Jean Henri défendait la sortie de son album *Grande est la maison* lorsque le confinement s'est installé. Exit la promo, exit les concerts. Il revient aujourd'hui avec un disque de 'remakes', portés par sa famille d'artistes : Nicolas Michaux, Marc Huyghens, Raoul Vignal...

C'est le tout premier disque de Kate (*Stables*, ndlr). C'est important de le souligner car à l'époque elle vivait déjà avec Jesse (*Jesse D. Vernon du groupe Morning Star*, ndlr), avec lequel je collaborais, et c'était lui qui avait le vent en poupe à ce moment-là. Et puis au fil des années, il y a eu comme une inversion, la carrière de Kate a vraiment décollé. Elle a dû assumer ce rééquilibrage au sein de son couple. C'était en 2010 et depuis elle n'a jamais arrêté. Elle tourne tout le temps, elle a réalisé 4 autres albums. Moi, je

sors un album tous les 10 ans ! Elle a joué dans des conditions pas toujours faciles, tu dors où tu peux et rarement dans le confort d'un hôtel. Sa musique très douce entre en contraste avec cette personnalité hyper combattive. Et avec Jesse, ce sont vraiment des battants. Mais toujours avec respect et un grand sens de la famille. Ils ont la musique ancrée au corps et au cœur. Quand tu es chez eux, très souvent un repas se termine avec Kate qui va chercher son banjo et tout le monde chante. C'est vraiment leur quotidien.

J'adore quand on se retrouve avec l'essence même des morceaux. C'est ce que j'essaie de faire moi aussi. Guitare, voix, peu ou pas d'overdubs. J'appelle ça des 'pop' songs : des mélodies fortes, qui donnent envie de chanter, avec le moins d'arrangements possibles. Ce ne sont pas les arrangements qui font la chanson. Avec le home studio aujourd'hui, tu peux vite te perdre, combler les faiblesses avec des pistes et des pistes. Dans cet album de Sibylle Baier, il y est aussi question de famille. Ces chansons ont été enregistrées

quand elle était jeune au début des années 70 mais elle a décidé de se consacrer à ses enfants, de renoncer à une carrière musicale. C'est son fils qui a 'exhumé' ces morceaux, les a gravés comme cadeau pour sa maman et puis ça a commencé à circuler. En fait, cet album aurait pu ne jamais voir le jour. Je me pose la question d'où est la place aujourd'hui pour ce genre de chansons, alors que tout doit être rentable. C'est beau aussi de créer comme ça, juste pour sa famille, non ? Sans pression. Des pop songs.

J'aurais pu choisir Nick Drake mais je lui ai préféré le disque de sa maman. On y entend vraiment le lien musical qu'il y a entre elle et lui. Nick Drake, je l'ai énormément écouté. J'adore ses chansons tristes et pop mais aux arrangements joyeux, c'est vraiment une direction que j'adore. Dans ce disque-ci, on entend quelqu'un qui ne joue aucun rôle, sans fards et ça évoque directement qui elle est, on sent qu'on est à la campagne, dans une ferme. C'est cette authenticité qui me touche, l'émotion passe à travers les mélodies qui servent juste de filtres. J'espère

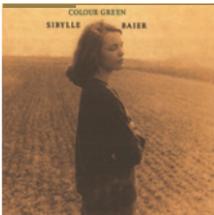
réussir ça aussi. Avec mon projet de reprises, j'adore découvrir comment d'autres peuvent se réapproprier mon travail, réinterpréter mes émotions. Et ce sont aussi de super rencontres. Raoul Vignal est venu deux jours à Bruxelles, on a fait des photos, on a bu des verres... j'espère qu'un jour on fera de la musique ensemble. La première fois que j'ai écouté ce qu'il faisait, je n'avais pourtant pas accroché, je trouvais que c'était trop "Nick Drake" justement. Et puis j'ai changé d'avis : en fait, on s'en fout, non ? Sa musique est super belle et tant pis si c'est très référencé.

Master & Everyone, c'est une drôle d'histoire. C'est un disque clé pour moi. Je venais de quitter Venus (où Thomas était batteur, ndlr) et Will (*Oldham aka Bonnie 'Prince' Billy*, ndlr) me demande de jouer sur cet album. Et puis finalement, il décide de ne pas mettre de batterie sur le disque. Je suis revenu en Belgique et je l'ai revue. J'avais envie depuis toujours d'écrire des chansons, des les arranger et j'ai alors suivi des cours d'arrangements pour mini-orchestres. Ça a été le déclic. J'ai donc choisi ici quatre albums sans batterie, tout

comme celui de cabane. C'était important pour moi de le souligner car aujourd'hui s'il n'y a pas de percussions, tu ne passes pas en radio. Ne pas mettre de batterie, c'est donc vraiment un acte de foi. Dans certains morceaux, comme je les fais, et aussi dans ces quatre disques, c'est la guitare qui apporte le rythme. *Master & Everyone*, c'est juste une guitare, une voix, on est à la base des morceaux : la musique et la force d'un texte. Et c'est magnifique.



This Is the Kit, Krülle Bol (2010)



Sibylle Baier, Colour Green (écrit en 1970, paru en 2004)



Molly Drake, Squirrel Thing Recordings (écrit dans les années 50, paru en 2015)



Bonnie 'Prince' Billy, Master And Everyone (2005)



©JEAN-BAPTISTE MILLOT



Ricercar, label créé en 1980, spécialisé en musiques ancienne et baroque

Jérôme Lejeune & Ricercar

En 40 ans d'existence, le label Ricercar est devenu une référence internationale en musique ancienne sous l'impulsion et les exigences sans concession de son fondateur, le musicologue liégeois Jérôme Lejeune. Une anecdote, seulement ?

TEXTE : STÉPHANE RENARD

Jérôme Lejeune sourit. « C'est bien peu pour 40 ans d'existence ». On le concède. « Trois grands souvenirs, ok ? », négocie-t-il avant de se lancer sans attendre. « Dans les années 70, il y a évidemment eu la découverte du Collegium Vocale de Philippe Herreweghe, OVNI baroque, à l'incroyable musicalité. Une telle révélation s'oublie d'autant moins que j'ai publié deux des tout premiers disques d'Herreweghe, dont son premier disque à la tête de La Chapelle royale, à Paris. L'enregistrement a eu lieu un 14 juillet. Il a fallu l'interrompre quelques fois en raison des feux d'artifices ». Une autre magnifique rencontre, c'est celle de Vox Luminis. Car c'est bel et bien à Jérôme Lejeune que cet remarquable ensemble doit son décollage. « Une de mes étudiantes du Conservatoire de Liège m'avait parlé de cette toute jeune formation vocale, qui travaillait alors à La Haye après avoir fait l'IMEP à Namur. J'ai reçu une bande-son interpellante. On s'est fixé rendez-vous dans une église pour enregistrer le très exigeant *Stabat Mater* de Scarlatti et j'ai joué cartes sur table : si cela plaît à tout le monde, je grave le disque. Sinon, on se dit au revoir et on en reste là. » Depuis, Vox Luminis, maître étalon de Ricercar, engrange succès sur succès, avec une discographie peu banale. Mais puiser dans la production du label peut aussi réserver quelques surprises, tel ce 'Grétry' dirigé par Gustav Leonhardt. Une bien improbable alliance entre celui qui fut l'un des plus grands explorateurs du clavecin baroque et un compositeur liégeois maître de l'opéra comique dans la France du 18^e siècle ! « À l'époque, j'étais directeur du Festival de Liège. Sigiswald Kuijken voulait que sa Petite Bande joue du Rameau sous la direction de Leonhardt. Mais la thématique du festival exigeait aussi une pièce d'un Liégeois. J'ai dit oui à Kuijken s'il ajoutait des extraits du Jugement de Midas de Grétry, lui laissant évidemment le soin d'arracher l'accord de Leonhardt ! Qui a dit oui. Le concert a été enregistré par la WDR (service public audiovisuel pour l'État de la Rhénanie-du-Nord-Westphalie, ndlr). Je l'ai édité avec le disque-catalogue célébrant les dix ans de Ricercar. » L'aventure ne faisait que commencer...



©LAUPIPHOTO

Vincent Dessard

Il est la voix et le parolier de Lethvm, groupe de sludge/doom metal wallon. Une voix criarde, puissante, lyrique parfois. Des textes sombres, lourds. Le quatuor vient de terminer le tournage d'un clip qui devrait être diffusé fin 2020. Vincent a aussi lancé un nouveau projet de trap metal, Greycxre, qui vient de sortir deux clips et un EP.

TEXTE : ISABELLE BONMARIAGE

« Le premier artiste dont j'ai été fan est Jack White. C'est lui qui m'a donné envie de ressortir la guitare qui traînait dans mon placard et d'apprendre à en jouer. Depuis, j'ai cette obsession qui me pousse à composer des morceaux, à les jouer et les partager. Au fil de rencontres, mon horizon s'est ouvert et largement diversifié. Ce qu'il me reste de mon premier amour pour Jack White est sa façon de penser, il y a chez lui comme deux démarches différentes : l'enregistrement (le lieu d'expérimentation) et le live (lieu d'énergie, de danger et d'expression). Avec Lethvm, nous travaillons actuellement sur la composition de notre 3^e album. Un des albums de référence au niveau du chant est Mariner de Cult of Luna sur lequel la voix de Julie Christmas est dingue : un mélange de lyrisme, sensibilité et violence. Comme autres influences musicales, il y a des groupes comme Black Sheep Wall, Dir en grey, Eglise, Portishead, le rappeur Milo ou encore Ghostmane. Les cours de chant lyrique que je suis en académie me font également découvrir un large répertoire. Je suis un grand consommateur de musique classique : Chopin, Schubert, Arvo Pärt... Je m'intéresse à l'histoire de la musique pour connaître et comprendre ce qui se cache au sein des œuvres, ce qui n'est accessible que par l'analyse musicale et leur mise en contexte. En réalité, il m'est compliqué de savoir de quelle manière mes influences s'articulent réellement dans mes compos. Le pianiste Glenn Gould a dit : Je n'imaginerais pas vivre sans être entouré de musique. (...) J'aurais été malheureux en homme du 19^e siècle. Je ressens le même sentiment. »

Henri Pousseur

PORTRAIT : DOMINIQUE SIMONET

Ils sont nombreux aujourd'hui, musiciens et mélomanes, à reconnaître que le paysage musical actuel ne serait pas ce qu'il est s'il n'y avait eu Henri Pousseur. Compositeur et pédagogue, ce chercheur invétéré s'est attelé, durant toute sa vie, à lever les barrières séparant les genres musicaux, les époques, les gens. Le Centre de recherche musicale qui porte son nom fête ses cinquante ans cette année. Retour sur un personnage hors du commun avec sa fille Marianne, ses anciens élèves Michel Massot et Fabrizio Cassol.

Dans ce qu'on a appelé la musique 'contemporaine', comme chez Dumas, les trois mousquetaires étaient quatre... à Luciano Berio, Pierre Boulez et Karlheinz Stockhausen, il convient d'ajouter Henri Pousseur. Pour les Liégeois aussi, qui ont tendance à être un peu chauvins comme leurs amis français, le Malmédien est considéré comme le quatrième as, après Johannes Ciconia (14^e-15^e siècle), André-Modeste Grétry (18^e) et César Franck (19^e).

Pousseur incarne au plus profond l'esprit de la seconde moitié du 20^e siècle où l'ouverture et la quête de liberté n'étaient pas des vains mots. Né le 23 juin 1929 à Malmedy, mort à Bruxelles le 6 mars 2009, il est, durant ses études musicales, sous l'influence de l'organiste et compositeur Pierre Froidebise, féru de dodécaphonisme et de musique aléatoire, sous celle également d'André Souris, proche des Surréalistes, de Boulez et de Stockhausen, intéressé par la musique ancienne, le dodécaphonisme et le jazz. De quoi façonner la personnalité artistique du jeune Pousseur.

Toutes personnalités, toutes expressions musicales qui se croisent et s'entrecroisent dans la carrière du compositeur de quelque deux cents œuvres, comme dans celle du pédagogue, enseignant à l'université ainsi qu'au Conservatoire de Liège, qu'il dirigea dix ans, de 1975 à 1985. Ce vénérable établissement du numéro 14 de la rue Forgeur, comme la musique qui y était enseignée, Pousseur s'est appliqué à les dépoussiérer pour les projeter dans le 20^e siècle.

Lo dépoussiérour

Selon le tromboniste, tubiste et compositeur Michel Massot, Henri Pousseur était « un directeur exemplaire, qui a apporté une sorte d'énergie au conservatoire. C'était plus qu'une école : un lieu de rencontres. » Pour lui, alors jeune étudiant à Liège, c'était



©MAXIME GODARD

quelqu'un d'« hyper charmant et très accueillant. Avec lui, une personne était une personne. Il connaissait tous les étudiants. Toujours à leur service, il était d'une humanité incroyable, malgré sa stature de directeur et son emploi du temps très chargé de compositeur », souligne Michel Massot.

« Sans lui, je ne serais pas là où je suis, dit encore le tromboniste-tubiste, il a été déterminant pour mon parcours, alors qu'en général, si les profs le sont, un directeur l'est moins. Mais ici, le projet a permis à un tubiste de sortir du cadre, de rencontrer pleins de gens, musiciens, comédiens, metteurs en scène... »

Lo visionnaire

« Une des choses les plus visionnaires que mon père ait faite, c'est la création de la première section jazz au conservatoire de Liège, estime Marianne Pousseur, l'une des filles du musicien, musicienne elle-même. Il a fait venir une carrure incroyable comme Garrett List. » Décédé le 27 décembre 2019, List enseignait à la Juilliard School of Music de New York, avait formé le Juilliard Ensemble avec Berio, s'était penché sur le free jazz et l'improvisation via Steve Lacy, John Cage ou encore Frederic Rzewski. Une pointure assurément, originaire de Phoenix, en Arizona, débarquant à Liège en 1981 et y créant la classe d'impro par laquelle sont passés Michel Massot et Fabrizio Cassol.

« En rentrant au conservatoire à 18-19 ans, je me suis trouvé en face d'un monde que Pousseur avait complètement décloisonné – musique électro-acoustique, classique, baroque, jazz, musique contemporaine –, dans la rigueur et la liberté », se souvient Fabrizio Cassol (Aka Moon). « Et surtout, renchérit Marianne Pousseur, mon père a bien fait comprendre à tout le monde qu'il n'y avait pas de hiérarchie, par exemple entre le classique et le jazz. Et ça, c'est quelque chose qui n'est pas encore communément admis. » « À 18 ans, je pensais que le monde entier était

comme ça, se remémore Fabrizio Cassol. Par la suite, en voyageant, je me suis rendu compte que c'était une exception. »

Lo lancour de ponts

Souvent qualifié d'« utopiste », Henri Pousseur eut à cœur de concrétiser pas mal de ses visions. Il a, notamment, enseigné la composition en 'classe ouverte', à tout qui le souhaitait, alors qu'« auparavant, il fallait avoir fait les cours de fugue et de contrepoint, note Michel Massot, c'était pour des grosses têtes, en général des organistes. » Ouverture aussi à des 'amateurs' comme les chorales. « Aujourd'hui, les passerelles avec les amateurs, le travail de quartier, c'est courant, observe Fabrizio Cassol. Tout le monde cherche à faire le lien avec ceux qui n'ont pas accès à la culture. Henri Pousseur était l'un des premiers à permettre que ça se passe. »

Cette ouverture d'esprit teintée d'utopie se retrouve aussi chez Pousseur le compositeur. Plus 'contemporain' – on est dans les années cinquante et soixante du siècle dernier – que lui, il n'y a pas. Tenant, au départ, d'un sérialisme pur et dur, à l'instar d'un Boulez ou d'un Stockhausen, il s'est ensuite orienté vers une musique post-sérielle, se lançant dans la plupart des aventures musicales du moment : musique concrète, électro-acoustique, etc.

Lo transgrossour

« Il était d'une curiosité boulimique par rapport à toute la musique, raconte le chef d'orchestre, compositeur et pianiste Pierre Bartholomé, la musique de ses amis, celle de toute notre histoire, la musique de pays beaucoup plus lointains, africaine, américaine, asiatique. Il essayait d'ailleurs, dans son travail de compositeur, de créer les moyens cohérents d'entrer en dialogue avec ces musiques », dit le chef d'orchestre, compositeur et pianiste, dans un entretien avec l'ULiège en 2009.

Lo Contro Honri Pousseur fête ses 50 ans

C'est en 1970 qu'Henri Pousseur et Pierre Bartholomé fondent le Centre de Recherches et de Formation musicales de Wallonie, qui fut rebaptisé Centre Henri Pousseur en 2010. À cette occasion, le Centre publiera un double disque de musique mixte réunissant 8 pièces de compositeurs de la FWB, belges et étrangers, commandées

et/ou développées au CHP. Sur ce disque figurera également une œuvre d'Henri Pousseur dont l'électronique – fort complexe – a été réactualisée en 2019 : *Ex Dei in Machinam Memoria*.

À noter encore, le 11 décembre au Théâtre de Liège, le concert de présentation de la lauréate du Prix Henri Pousseur 2019-2020, Alithéa Ripoll. En espérant bien sûr que cela puisse avoir lieu...

Bartholomé créa, au début des années soixante, l'ensemble Musiques Nouvelles, dont la première prestation fut, fin 1962, le Répons de Pousseur. Comme *Votre Faust*, il s'agit d'une œuvre ouverte, fondatrice du postmodernisme musical, dans laquelle le public est amené à voter pour décider de la suite du spectacle. « Prévoir toutes les versions demandait beaucoup de travail, analyse Marianne Pousseur, et mon père voulait les musiciens, chanteurs et acteurs sur le même plateau, ce qui était difficile. Une œuvre ouverte, avec interaction du public, est beaucoup plus à même d'être comprise aujourd'hui qu'au moment de sa création, il y a cinquante ans. »

Lo disciplo de Woborn

À l'époque, cette attitude d'ouverture a éloigné Henri Pousseur de l'un de ses pairs et amis, Pierre Boulez : « Ils étaient très liés dans les années cinquante, de façon fraternelle, raconte Marianne Pousseur. Cette amitié s'est brisée à partir d'œuvres comme *Votre Faust*, car mon père se laissait la possibilité d'utiliser des musiques existantes, ce que Boulez refusait catégoriquement. » « Tourné à la fois vers le passé et vers l'avenir, l'un de ses grands modèles était Anton Webern, rappelle Pierre Bartholomé. Or, Webern était un musicologue qui avait beaucoup travaillé sur les musiques anciennes. »

Aujourd'hui, l'œuvre et l'esprit visionnaires d'Henri Pousseur vivent au travers du Centre de Recherches et de Formation Musicales de Wallonie, fondé avec Pierre Bartholomé et Philippe Boesmans il y a cinquante ans, et qui porte aujourd'hui son nom. Un rappel constant aux valeurs d'ouverture bien nécessaire car, comme le constate assez amèrement Fabrizio Cassol, « les gens qui ont travaillé à ouvrir toutes les portes et les frontières, c'est un peu étrange aujourd'hui... »

Gand Iedereen Bienvenu

TEXTE : JEAN-MARC PANIS

À l'évocation de Gand, une fois passées les images de cuberdons ou de water-zooi, et évacuée la vieille blague sur le compartiment où ranger ses mitaines (la fameuse boîte du même nom), on se retrouve la tête emplie d'icônes. *Vooruit*, *10 days Off*, *2 many DJ's...* autant de jalons qui ont marqué au fer rouge l'histoire de la musique belge. Mais aujourd'hui, que reste-t-il de cet héritage, et surtout, que se passe-t-il dans la 'petite grande' ville de Flandre orientale ?

C'est bien connu, on parle mieux des choses une fois qu'on s'en éloigne. Patricia Vanneste, après quatorze ans de très bons et loyaux services, à quitté Balthazar pour aller chercher l'inspiration dans la solitude et le grand nord. De retour avec un très dépayçant album, sorti sous le nom de *Sohnarr*, la voilà qui quitte le béguinage de Gand pour s'installer en rase campagne. Devenue programmatrice du festival de musique classique Festival Kortrijk, elle semble une candidate idéale pour parler de cette ville qui a toujours eu le cœur en place (à savoir à gauche).

« C'est fou qu'on en parle maintenant... j'y suis retournée ce matin même ! Et j'avoue que cette ville me manque. J'y ai vécu quinze ans. C'est sans doute la seule ville dans laquelle je voudrais vivre si un jour je décide de quitter la campagne. Il y a là une proportion parfaite de cafés et de restos pour mon équilibre. Un mix parfait entre petit et grand. Bruxelles étant trop grande et Courtrai trop petite (rires). Si je compare à Anvers, où le bruit est interdit après 22 heures... à Gand, on peut se lâcher ! Je pense que c'est le fruit d'une histoire dominée par le côté alternatif et socialiste de la ville. J'ai l'impression que chaque musique, mais aussi de manière plus large, chacun, a une place. Il y règne une grande ouverture d'esprit. Tu peux, littéralement te promener en pyjama sans qu'on ne se moque de toi ! »

À entendre ses habitants, à Gand, on ne crée pas contre, on crée avec. Ce n'est pas An Pierlé qui dira le contraire. Après trente ans de carrière, celle qui jouait du piano électrique sur un ballon s'est vue offrir un titre qui sonne : compositrice officielle de la ville. C'était en 2013, mais elle n'a pas oublié cette expérience. « C'était génial. Ce titre est décerné en alternance entre musique et lettres. Un année c'est un poète, et l'autre c'est un musicien. Le précédent avait composé de la musique pour la rue commerçante ! (rires) Moi, j'ai créé un thème pour le carillon du beffroi. » Mais d'où vient cette espèce de bulle de création ? An Pierlé, qui connaît la ville par cœur, a sa petite idée : « La politique gantoise a un cœur pour les arts et a toujours cherché à trouver les moyens de les mettre en valeur... Pour moi, ça a été très important, car j'étais à un moment de ma vie où je cherchais à me renouveler, comme ça m'arrive tous les sept ans. »



Les fameuses Gentse Feesten

Uno si grande potito villo

Et comme elle ne manque pas de bonnes idées, An nous conseille de donner à un coup de fil à un monsieur, qui selon elle, a fait énormément pour la culture à Gand. Elle va jusqu'à nous donner son numéro de téléphone. Donc, après avoir œuvré comme directeur musical du Vooruit pendant 25 ans, Wim Wabbes est depuis 7 ans le directeur artistique d'une véritable institution gantoise : le Handelsbeurs. On l'appelle, il confirme : « Gand a toujours eu l'idée romantique de se voir en rebelle. Avec des visionnaires tels Jan Hoet, Thierry Demey ou Peter Vermeir. Ensemble, on cherchait une hybridation entre le jazz, le rock et les musiques plus contemporaines. Et ici, à Gand, je pense que c'est devenu une réalité, avec la mise en œuvre du concept d'avant-garde populaire... une expérience de diversité partagée, rendue possible grâce à l'accessibilité. » L'équation magique est lancée : pour que les gens s'intéressent, il faut leur donner l'accès. Wim Wabbes continue : « Pour inclure tout le monde, il faut des musicien-ne-s de talent, mais aussi des scènes ouvertes pour les accueillir, sans craindre d'essayer. Et puis des cafés, beaucoup de cafés. Ça tombe bien, on en a plein (rires). » Un dicton local précise que quand un gantois décide d'ouvrir un café, il installe la scène avant le bar. Une blague ? Pas si sûr, quand on voit le palmarès de la ville. Wabbes s'en réjouit et explique : « À Gand, un groupe peut faire tout son parcours, de l'anonymat au sommet, sans devoir quitter la ville. » Une petite ville qui a tout d'une grande ?

Les groupes gantois d'hier et d'aujourd'hui

Soulwax - Avant de devenir les énormes 2 many DJ's, les frères Dewaele enfilait des perles de singles sur des albums pop parfaits.

An Pierlé - On a découvert la pianiste avec un bouleversant *Mud Stories*, qui fête son vingt-cinquième anniversaire. Depuis, on ne l'a pas perdue de vue.

Facos on TV - Le groupe de Jasper Maekelberg (producteur de Balthazar, Warhaus, Bazart et Warhola)

fait des miracles quand il s'agit de créer une pop psyché bien comme il faut.

The Antlor Ring - Une batteuse qui chante, un homme à la guitare. On pense à Low, mais c'est David Lynch qui pourrait utiliser les morceaux de ce groupe au son unique.

Tundra - Le très 'clubby' projet de la touche à tout Charlotte Calluwaerts. Ludique, finaud et diablement efficace. L'album est tout chaud sorti du four, et ne devrait tarder.

Où acheter un bon disque

Music Mania, juste à côté du mythique Vooruit, autant pour la diversité que pour le coup de pouce aux jeunes talents.

Consouling Sounds, à deux pas du Vrijdagmarkt, pour de la musique lourde, ou moins lourde, mais toujours bien conseillée.

Où faire bouger son corps et ravir ses oreilles

(quand on pourra à nouveau le faire) **Democracy** organise des concerts dans différents lieux, avec diverses envergures. Ils auront bientôt un endroit à eux.

Les mythiques Charlatan et Rinky Star restent des endroits où la fête est possible.

L'indétrônable Vooruit, salle historique du rock, mais pas que.

Le Handelsbeurs, pour la qualité et l'audace de sa programmation.

jamais leurs yeux ! Je pense qu'on ne trouve ça nulle part ailleurs. Au Vlasmarkt, en plein cœur de la ville, vous pouvez faire la fête 'en hard' du soir au matin, sans que la police, pourtant juste à côté, ne vous en empêche. Je crois que ces moments de liberté véhiculés par la fête ouvrent un passage essentiel vers la créativité et donc, la création. »

Une sorte de parenthèse enchantée où tout est possible, où tout advient. Il semblerait même que des musiciens étrangers, de passage à Gand lors de cet événement, aient décidé de s'y installer pour de bon, bluffés par la chose. Même si aujourd'hui, de sérieux doutes se font jour, comme le précise Charlotte : « J'espère sincèrement que cet état d'esprit va revenir, une fois la pandémie passée. Je crains vraiment que la vie nocturne, les festivals et la culture en général ne soient altérés à jamais. Ce n'est jamais facile de vivre en tant qu'artiste. Spécialement en Flandre, où les politiques en vigueur découragent tout ce qui peut être artistique ou culturel. En plus, la Flandre est un très petit territoire qui concentre beaucoup de talents. J'ai parfois l'impression qu'on pêche tous dans le même tonneau... On a de la chance car avec Rheinzand, on pratique une musique qui a créé sa propre niche, ce qui nous permet de bien marcher à l'étranger mais ne nous autorise pas beaucoup de visibilité « mainstream. » Charlotte chante et écrit en trois langues (anglais, français, espagnol), multiplie casquettes et groupes, et est éditée sur un label danois, avec un mari multi-instrumentiste, mixeur et producteur. Ça aide. C'est ça aussi la débrouille à la Belge, de Gand ou d'ailleurs.

Avant de quitter la ville, nous passons devant un immeuble à la façade noire et impénétrable. Une jeune femme aux cheveux orange y cadenas sa moto avant d'entrer dans le bâtiment, qui abrite le studio des frères Dewaele. La motarde s'appelle Charlotte Adigéry et l'album de cette jeune prodige, qu'elle est en train d'enregistrer avec les frères susmentionnés, est prévu pour l'an prochain.

Gand a encore de beaux jours devant elle. Mais c'est déjà une autre histoire.

Sans doute. C'est en tous cas l'avis de ce directeur artistique comblé : « Vous voulez une preuve ? Des amis parisiens m'ont récemment avoué que de leur avis, il se passait plus de choses ici, à Gand, qu'à Paris. » Si même les Parisiens le disent... La ville flamande, élue première ville végétarienne du monde, peut d'ailleurs s'enorgueillir d'avoir été élue en 2009 'ville créative de musique' par l'Unesco. Et ce ne sont pas les millions de visiteurs des Fêtes de Gand (Gentse Feesten) qui contrediront le lien entre la ville et le plaisir musical.

Tolérance pas zéro du tout

Charlotte Caluwaerts a déjà une belle carrière derrière elle. Native de Woluwe-Saint-Lambert, c'est d'abord à Anvers qu'elle emménage, découvrant les plaisirs de la grande ville. Les projets s'enchaînent, avec Reinhard Vanbergen, de Das Pop, et Mo Disko. Ensemble ils créent Rheinzand et, après deux ans de tournée intense, c'est en amoureux qu'ils re-déménagent, comme elle s'en rappelle : « Il a réussi à m'attirer hors d'Anvers et j'ai déménagé à Gand, il y a sept ans. » Elle s'apprête à sortir un disque en français, très inspiré de Gainsbourg, sur le label danois Music for Dreams... et elle a une vision assez précise de sa ville d'adoption et de la liberté qui y règne : « Gand a une histoire très spéciale avec la musique, mais aussi avec la culture en général. Prenez les *Gentse Feesten* : un festival où vous pouvez, si le cœur vous en dit, faire la fête 24 heures par jour pendant dix jours... Les étrangers qui y viennent n'en croient



Centrale nucléaire

En 1980, les côtes du littoral breton sont désignées pour accueillir une nouvelle centrale nucléaire. Dernière commune à la pointe du Vieux Monde, Plogoff fait figure d'emplacement idéal...



Lance-pierres

À Plogoff, où les gens vivent de la pêche et de l'élevage des moutons, l'idée passe mal. C'est la mobilisation générale. Les 2.300 habitants tiennent tête aux forces de l'ordre avec les moyens du bord. Gendarmes, policiers, parachutistes et militaires sont repoussés aux lance-pierres.



Lutte des femmes

Dans cette confrontation entre les citoyens et le système, les femmes de Plogoff jouent un rôle déterminant. Chaque matin, elles se postent au premier rang de la rébellion. Au cœur de l'action, à l'écart des clichés.



©ALICE LEMAIRE

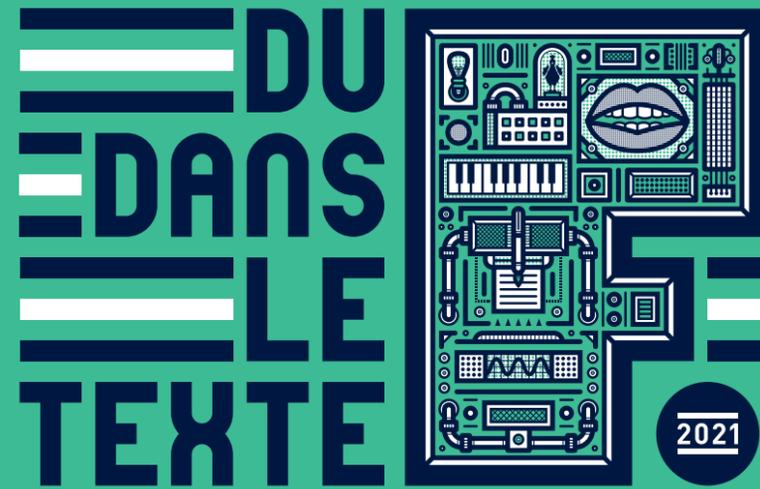
Plogoff, le ciné-concert

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Opération élémentaire, l'addition se calcule en trois clichés pris sur le vif. La somme de ces images illustre aujourd'hui un ciné-concert imaginé par Antoine Pasqualini (Monolithe Noir, Paradoxant) et Yannick Dupont (Yōkaï, Otlā). Entre ambient, rituel folklorique et musique répétitive, le duo signe la bande-son du documentaire *Plogoff*, des pierres contre des fusils.

« Pendant le confinement, je me suis interrogé sur ma place dans la société, confie Antoine Pasqualini. En tant que musicien embourbé dans un secteur à l'arrêt, j'éprouvais un grand sentiment d'inutilité. Avec ce ciné-concert, j'ai voulu m'engager musicalement et politiquement. Le film que j'ai choisi pose d'ailleurs des questions sur l'état du monde et son fonctionnement... » En 1980, Nicole et Félix Le Garrec promènent leur petite caméra du côté de Plogoff. Logée à la pointe du Finistère, la commune est agitée par un projet visant à installer une centrale nucléaire sur son territoire. Pendant six semaines, le couple filme une bataille entre les habitants du village et l'État français. Du jour au lendemain, les deux camps s'affrontent. D'un côté, les hommes obéissent aux ordres. De l'autre, la population répond à l'appel du cœur. La lutte est acharnée, inégale. Les jets de cailloux soutiennent des tirs de bombes lacrymogènes. Dépêchée sur place, l'armée se heurte à une déferlante de marinières et de cirés jaunes. « Bien qu'il soit daté, le film embrasse des problématiques actuelles : l'écologie, la place des femmes dans la société ou le combat des Gilets jaunes. » Sélectionné au festival de Cannes 2019, *Plogoff*,

des pierres contre des fusils vient juste d'être restauré. Il est maintenant au cœur d'un ciné-concert conçu par Antoine Pasqualini et Yannick Dupont. « Entre certaines scènes, il y a des longueurs qui permettent à nos compos de s'imbriquer dans l'intrigue. En cela, nos instruments sont respectueux des paroles et de l'environnement cinématographique. » Aux confins de l'ambient et d'un rituel folklorique, la musique du duo se veut lancinante, intense et répétitive. « À part mon synthétiseur modulaire, les éléments électroniques sont quasi absents. J'utilise une vielle à roue et un harmonium. De son côté, Yannick gère les percussions, mais sans batterie. » Entre les orchestrations, la colère gronde. « Plutôt mourir que de les laisser entrer ici ! », prévient une mère de famille. Encouragés par les mamans, les enfants du village fabriquent des lance-pierres. Le climat est délétère. Au fil des jours, pourtant, *Plogoff* devient le Woodstock de l'anti-nucléaire, gagnant le respect de la France entière. Élu président en 1981, François Mitterrand renonce à la centrale, se rangeant ouvertement du côté des écologistes. Désormais, *Plogoff* est un site naturel classé, mais aussi l'intitulé d'un ciné-concert inclassable.



LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU
22 JANVIER 2021

WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

INFOS: +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE



Abonnez-vous!

Le magazine **Larsen** est totalement gratuit et vous pouvez le recevoir directement chez vous.

Il suffit de nous envoyer un mail avec vos coordonnées postales à larsen@conseildelamusique.be

Suivez l'actu Larsen au jour le jour via son nouveau site web : larsenmag.be. Mise en ligne mi-novembre !

MUSISCOPE

MUSISCOPE EST UN ESPACE D'INFORMATION ET DE CONSEIL
AU SERVICE DES PROFESSIONNEL·LE·S DU SECTEUR MUSICAL



INFOS & INSCRIPTIONS : +32 2 550 13 20 - INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE - WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

JOURNÉES D'INFO, D'ÉCHANGE ET DE CONSEIL

APPRÉHENEZ CONCRÈTEMENT LES PROBLÉMATIQUES & THÉMATIQUES LIÉES À LA PRATIQUE DES MÉTIERS DE LA MUSIQUE (PRODUCTION, MIXAGE...) ET À LEURS ENJEUX (CONTRATS, DROITS D'AUTEUR...) AVEC LES MEILLEUR·E·S SPÉCIALISTES DANS LEURS DOMAINES RESPECTIFS.

CONSEILS INDIVIDUELS

DES QUESTIONS ADMINISTRATIVES, JURIDIQUES OU RELATIVES AUX POSSIBILITÉS DE SUBVENTIONS ? BESOIN D'UNE BIOGRAPHIE OU D'UN CONSEIL POUR ABORDER LES PROFESSIONNELS ? PRENEZ RENDEZ-VOUS ET VENEZ POSER VOS QUESTIONS À NOS CONSEILLERS.

DISPOSITIF D'ACCOMPAGNEMENT ARTISTIQUE - 6X6

DURANT SIX MOIS, SIX MUSICIEN·NE·S OU GROUPES BÉNÉFICIERONT D'UN SUIVI PERSONNALISÉ. INSCRIPTION SUR DOSSIER DE CANDIDATURE.

© François Rousseau

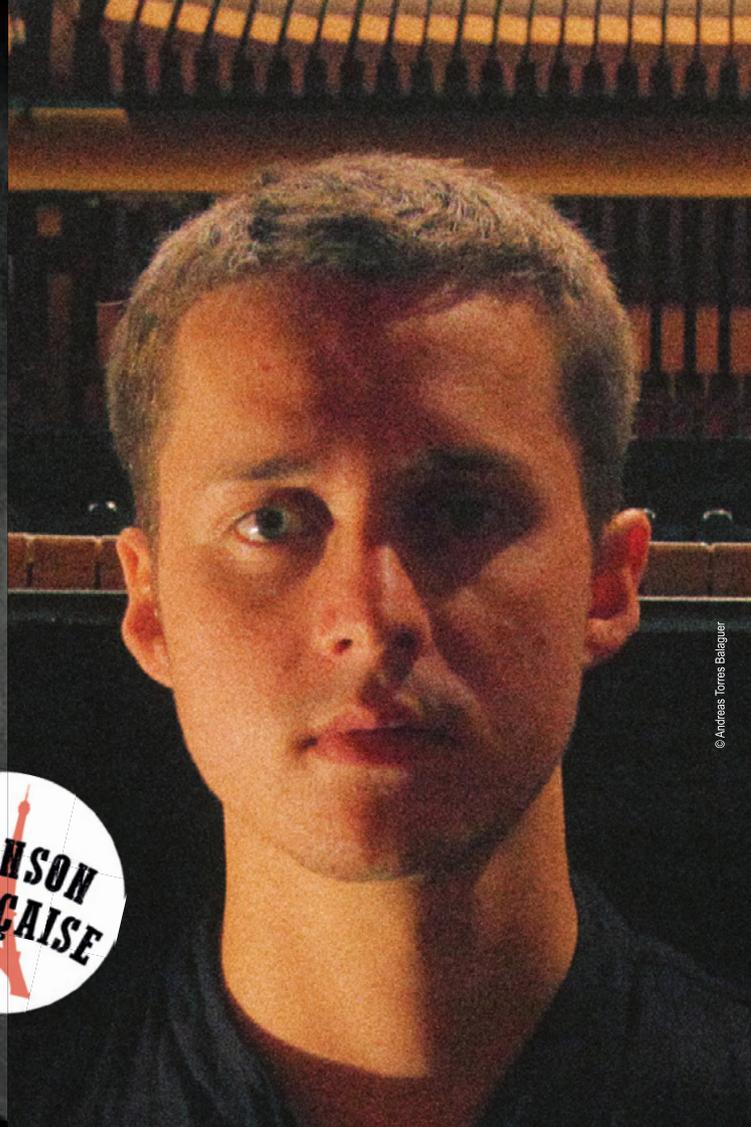


ANTOINE ELIE

18.11 - 20h30



© Andreas Torres Balaguer



TIM DUP

22.01 - 20h30

W:Hall

Centre culturel de Woluwe-Saint-Pierre - Av. Charles Thielemans, 93 - 1150 BXL

Réservation : Tél. : 02/435.59.99 - whall.be



Editeur responsable: R. van Braegel - 93, av. Charles Thielemans - 1150 Bruxelles